This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Mrs Bowlmer

ANT

III. E. 29

Des Boulmiers
NKT
~~1000 D~~

MÉMOIRES
DU MARQUIS DE SOLANGES.

SECONDE PARTIE.

MÉMOIRES
DU MARQUIS DE SOLANGES.

SECONDE PARTIE.

Mon Fils à vos vertus faites-vous reconnaître.

MELANIDE, *Scène derniere.*

A AMSTERDAM;

Et se trouvent à Paris,

CHEZ { L'ESCLAPART le jeune, Libr. Quai de Gesvres; & la Veuve DUCHESNE, Libr. rue St. Jacques. }

M. DCC. LXVI.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK

AVIS.

L'Impossibilité de recouvrer la suite des Mémoires de Solanges *nous avait déterminés à les donner imparfaits; c'est-à-dire, tels qu'ils finissent au premier Volume: & nous étions prêts à les publier, lorsque le Manuscrit de* St. Felix *nous est tombé entre les mains. Quoique d'une forme différente, nous ne doutons point qu'il ne soit reçu avec plaisir par ceux qui en auront pris à la lecture des premieres Parties. Ce n'eût pas été une chose bien difficile de le mettre en piéces pour en faire des Lettres; mais nous avons mieux*

aimé conserver l'intérêt de l'Histoire, que la symétrie de l'Édition : nous n'avons pas même voulu toucher aux incorrections qui échappent toujours à une plume abondante & facile, évitant en cela la manie des Éditeurs, qui ne manquent jamais d'ajouter leurs fautes à celles de l'Auteur.

MÉMOIRES
DU MARQUIS
DE SOLANGES.

LA négligence des domeſtiques, ou celle de la poſte, avait été ſi grande, que je n'avais reçu que de la veille la lettre de Solanges, lorſque l'on m'apporta celle de Charpentier.

Que l'on juge de ma ſurpriſe. Je n'aurais pû me réſoudre à ajouter aucune foi à tout ce qu'il

m'écrivait, ſi je ne l'avais connu pour un garçon de ſens, & incapable de m'allarmer légerement.

Je ne pouvais comprendre la rapidité de tant d'événemens ; & quoiqu'ils ſe fuſſent en effet paſſés en moins de vingt-quatre heures, j'eus beſoin de comparer les deux Lettres, & de juger par leurs dates de la diſtance qu'il y avait eue entre l'une & l'autre.

Mais ſi la poſſibilité de tant d'étranges accidens ſe refuſait à mon eſprit, mon cœur, plus facile à s'allarmer, me fit craindre des malheurs que d'abord je n'avais pû concevoir : & cédant tout-à-coup à la douleur que

l'incertitude avait un moment suspendue, je me précipitai à genoux au milieu de ma chambre, & le cœur plus serré que de la crainte du plus cruel supplice, je demeurai long-tems en cette posture, étendant de toute ma force mes bras vers le ciel, sans pouvoir prononcer une parole, implorant son secours du fond du cœur, sans savoir quelle priere lui adresser: Bonté divine, m'écriai-je enfin, ne nous exposez point à des maux qui surpassent la médiocre partie de forces que vous nous avez données.

Après cette courte plainte que j'adressai au ciel, & qui me semblait devoir intéresser sa jus-

tice, je me levai avec plus de courage, & ne ſongeai plus qu'à précipiter mon départ. Il ne fut différé que de quelques heures; j'avais déjà fait la plupart des préparatifs; mais dans quelles vûes différentes!

Je me hâtais de voler aux nôces de mon ami, & j'allais peut-être le trouver dans les bras de la mort; peut-être ne devais-je plus le voir, plus l'embraſſer!

On conçoit aiſément que ma diligence fut auſſi grande que mon inquiétude. J'arrivai à Malines le lendemain, je deſcendis à l'auberge que Charpentier m'avait indiquée; & l'ayant fait appeller, je le vis accourir à

l'inſtant. Son abord, que j'avais déjà conſulté avant que d'avoir eu le tems de l'interroger, ne m'avait rien annoncé de funeſte, auſſi m'apprit-il què la ſanté de Solanges commençait à donner quelques eſpérances; mais que c'était le ſeul changement qu'il y eut dans tous les malheureux événemens qu'il m'avait appris.

Comme cette bonne nouvelle me paraiſſait la plus importante dans ce moment, je lui dis de me conduire à la chambre de mon ami, de qui je devais eſpérer de plus grands éclairciſſemens.

Mais Charpentier m'apprit qu'il repoſait depuis le matin, & que c'était la premiere fois

qu'il ſe livrait au ſommeil depuis qu'il m'avait écrit. Je me gardai bien de troubler un repos ſi ſalutaire, & je tâchai ſeulement de tirer de Charpentier quelques nouvelles lumieres qui puſſent calmer mes inquiétudes; mais il n'en avait d'autres à me donner, que celles qu'il m'avait communiquées par ſa lettre.

Il était fort tard, je me fis apporter quelque nourriture, en attendant le réveil de Solanges; mais continuant toujours à dormir auſſi profondément, je me déterminai à prendre quelque repos, après être entré doucement dans la chambre de mon ami, & m'être aſſuré de ſon état autant que je le pus, par la tranquillité de ſon ſommeil.

J'ordonnai expreſſément à Charpentier de ne pas manquer de m'appeller au moment où Solanges ceſſerait de dormir, à quelque heure que ce fût.

Il était neuf heures du matin lorſque je m'éveillai; & ne voyant point paraître Charpentier, je me levai avec inquiétude, & je courus à la chambre de Solanges. Je trouvai en y entrant Charpentier qui cauſait à voix baſſe avec le Médecin qui venait d'arriver : ils ſe réjouiſſaient tous deux de la tranquillité où ils venaient de trouver le malade. Il dormait encore ſi profondément, qu'il n'avait pas craint de l'éveiller en lui tâtant le pouls, qu'il avait

trouvé dans le meilleur état ; c'eſt-à-dire, ſans le moindre mouvement de fiévre. Je l'embraſſai de tout mon cœur à cette bonne nouvelle, & l'aſſurai de ma reconnaiſſance, dans des termes qui ne dûrent pas lui laiſſer de doute ſur la vérité de mes promeſſes.

Je paſſai encore quelque tems à m'entretenir de l'état où Solanges s'était trouvé ; & ayant reçu du Médecin de nouvelles aſſurances d'une guériſon prochaine, je lui permis de ſe retirer, ſur la promeſſe qu'il me fit de revenir dans deux heures au plus tard.

Je paſſai ce tems aſſis auprès du lit de Solanges, à compter,

pour-ainſi-dire, chaque mouvement de ſa reſpiration ; & le Médécin me trouva à ſon retour dans la place où il m'avait laiſſé.

Enfin Solanges s'éveilla en pouſſant un profond ſoupir : ſon étonnement fut égal à la ſatisfaction qu'il eut de me voir. Charpentier ne lui avait point caché qu'il m'eut écrit ; mais comparant l'éloignement des lieux avec l'eſpace du tems dans lequel il ne comptait pour rien celui qu'il avait paſſé à dormir, il regarda mon arrivée comme un événement qui devait cauſer autant de ſurpriſe qu'il lui faiſait éprouver de joie.

Ah ! mon ami, me dit-il, en me tendant les bras, je n'ai donc

pas tout perdu, puiſque je vous revois ?

Je me hâtai de lui donner toutes les marques de la tendreſſe & de l'attachement que mon amitié m'avait toujours inſpirés pour lui, & que ſes malheurs me faiſaient éprouver avec plus de force que jamais. Ils ſont inconcevables, me dit-il, & quels que ſoient les caprices du ſort, jamais il n'y a peut-être eu d'exemple d'un homme précipité dans un inſtant du comble du bonheur à celui de l'infortune que j'éprouve.

Hélas ! de tant de biens que je t'ai vantés, me dit-il, après un moment de ſilence, il ne me reſte que le ſouvenir douloureux

de les avoir perdus, & quelle que soit ta sagesse, mon cher St. Felix, en apprenant l'excès de mes peines, je ne crains pas que tu condamnes mon désespoir ; il ne te reste qu'à te préparer à la compassion qu'ils méritent, & que l'homme le plus indifférent ne pourrait me refuser.

„ M. de Maubrai, continua-
„ t-il, non moins empressé que
„ moi de fixer mon bonheur,
„ était revenu huit jours avant
„ le tems où nous l'attendions,
„ par le seul desir de voir bien-
„ tôt une fille qu'il aimait, unie
„ pour jamais avec moi, pour
„ qui il avait eu la bonté de
„ prendre des sentimens favo-
„ rables. Si cet empressement

,, obligeant nous avait montré
,, la bonté de ſon cœur, les ten-
,, dres careſſes qu'il reçut de
,, nous lui avaient bien témoi-
,, gné la reconnaiſſance du nôtre.

,, Le moment de notre maria-
,, ge avait été fixé par lui-mê-
,, me au ſur-lendemain ; tout
,, était depuis long-tems diſpoſé
,, pour l'accompliſſement d'une
,, union où les deſirs de tant de
,, perſonnes ſemblaient concou-
,, rir ; & en nous ſéparant au
,, ſortir de table, il m'ordonna
,, d'embraſſer ma chere Sophie.

,, Hélas ! j'étois loin de pré-
,, voir que ce baiſer ſi doux fût
,, le dernier que je devais lui
,, donner de ma vie !

,, M. de Juliers ſuivit M. de

„ Maubrai dans ſa chambre ;
„ je penſai que c'était pour ré-
„ gler quelques articles d'inté-
„ rêt qui me touchaient peu :
„ Sophie était le ſeul bien qui
„ pût flatter mes deſirs, & ſon
„ cœur, que je poſſédais, rem-
„ pliſſait le mien tout entier.

„ J'étais donc ſeul dans ma
„ chambre à me plonger dans
„ l'immenſité de mon bonheur,
„ lorſque M. de Maubrai vint
„ m'y trouver.

„ L'empreſſement que j'ai
„ toujours marqué pour l'accom-
„ pliſſement de vos deſirs, me
„ dit-il, & la derniere preuve
„ que je viens de vous en don-
„ ner, ne doivent pas vous
„ laiſſer douter un moment de

„ l'extrême regret que je reſſens
„ en ce moment, d'être obligé
„ de m'y oppoſer. Un obſtacle
„ invincible, que je n'avais pû
„ prévoir, éleve une barriere
„ inſurmontable entre vous &
„ Sophie : je n'en ſuis pas moins
„ affligé que vous, mais je ne
„ dois pas vous déguiſer plus
„ long-tems la cruelle néceſſité
„ où vous êtes de renoncer à
„ elle pour jamais. Je ne puis
„ vous en apprendre davanta-
„ ge, & le peu de mots que je
„ viens d'être obligé de vous
„ dire, ont trop coûté à mon
„ cœur, pour que vous exigiez
„ encore un éclairciſſement que
„ M. de Juliers peut ſeul vous
„ donner.

„ Les premieres paroles de
„ M. de Maubrai m'avaient fixé
„ dans l'attitude où il m'avait
„ trouvé en entrant. Parmi les
„ idées confuſes qui s'étaient
„ préſentées à mon eſprit dans
„ une circonſtance ſi peu at-
„ tendue , celle qui pouvait
„ me faire attribuer cette étran-
„ ge révolution à la converſation
„ que M. de Maubrai venait
„ d'avoir avec M. de Juliers ,
„ était la ſeule qui m'avait paru
„ avoir quelque fondement de
„ vraiſemblance ; & me l'étant
„ entendu confirmer par la fin
„ de ſon diſcours, je ne regardai
„ plus le dernier que comme la
„ cauſe de toutes mes infortu-
„ nes. Le traître, m'écriai-je, n'a

„ feint de me marquer tant de „ tendresse que pour s'opposer „ sans cesse à tous mes desirs ; „ il renverse aujourd'hui mes „ plus cheres espérances par une „ trahison abominable : sous le „ masque de l'amitié, c'est un „ mauvais génie qui s'est atta- „ ché à mes pas pour me per- „ sécuter sans cesse ; mais je „ lui ferai voir que je ne serai „ pas toujours le jouet de ses per- „ fidies : il apprendra de quoi „ peut être capable la confiance „ trahie, l'amitié révoltée.

„ Agité par ces noires réfle- „ xions, je me saisis de mon „ épée, que je cachai sous ma „ robe-de-chambre, & je me „ hâtai d'aller trouver M. de

„ Juliers

„ Juliers, dans le deſſein de lui
„ arracher la vie, ou d'en per-
„ dre une, qui venait de m'être
„ rendue inſupportable.

„ J'entrai dans ſa chambre
„ comme un furieux; & la pre-
„ miere action que je fis, fut
„ de fermer la porte avec vio-
„ lence; mais il ne parut nul-
„ lement troublé de l'emporte-
„ ment que je montrais, & qu'il
„ ſemblait avoir prévu. Il était
„ aiſé de voir qu'il était lui-mê-
„ me plongé dans la plus gran-
„ de conſternation: la tête ap-
„ puyée ſur ſa main, mon en-
„ trée impétueuſe ne lui avait
„ point fait quitter cette poſ-
„ ture; & ſans lever même les
„ yeux, il ſemblait attendre

„ avec amertume ce que j'allais
„ lui dire. Cet accablement ne
„ me parut que celui de la hon-
„ te de m'avoir trahi. O ciel!
„ m'écriai-je, en le considérant
„ dans cette attitude touchan-
„ te, ces cheveux blanchis,
„ cette figure noble, ce front
„ majestueux, où semble briller
„ la candeur, & régner l'au-
„ guste vérité, ne sont donc
„ qu'une indigne trahison de la
„ nature, puisqu'ils ne cachent
„ qu'une ame double & perfide!

„ Cependant je sentais en le
„ regardant mon cœur s'atten-
„ drir; un mot, un soupir, qui
„ m'eût marqué son repentir, au-
„ rait anéanti ma vengeance;
„ elle se serait plus aisément ap-

„ paiſée par ſes regrets qu'elle
„ ne s'était irritée par ſa perfidie:
„ mais, enfin, ce ſilence farouche
„ ne me parut plus qu'une obſti-
„ nation endurcie ; mon cœur
„ s'indigna autant de ſa propre
„ faibleſſe que d'une diſſimula-
„ tion ſi coupable ; & après plu-
„ ſieurs apoſtrophes injurieuſes,
„ auxquelles il ne répondit pas
„ plus qu'à mes reproches, j'al-
„ lais dans l'excès de ma rage...
„ O Dieux ! mon oncle entre, &
„ ſemble tomber comme du ciel
„ pour arrêter le plus grand des
„ forfaits. Mais lui-même auſſi
„ frappé de la ſcène qui s'offrait
„ à ſes yeux, que je l'étais de ſon
„ apparition, garde un moment
„ le ſilence. Quoi ! Solanges !

„ s'écrie-t-il enfin. Que vois-je?...
„ Le plus traître, le plus ſcélérat
„ de tous les hommes, répondis-
„ je, en montrant M. de Juliers
„ avec la pointe de mon épée,
„ qui était à quatre doigts de ſa
„ poitrine, & que je vais punir...
„ Arrête, s'écrie mon oncle...
„ Tremble, malheureux, ſi je di-
„ ſais un mot... Rien ne peut ar-
„ rêter ma juſte fureur. Eh bien!
„ pourſuis, dit-il, en me ſaiſiſ-
„ ſant la main; & loin décarter
„ mon épée, il l'approche du
„ cœur de M. de Juliers, qui n'a-
„ vait pas fait le moindre mou-
„ vement pour l'éviter. Acheve,
„ monſtre, répands le ſang qui
„ t'a donné la vie; c'eſt ton pere...
„ A ce mot mon épée tombe,

„ mon ame recule d'horreur, &
„ ma main se retire comme d'un
„ fer brûlant qu'elle aurait tou-
„ chée.

„ En ce moment M. de Ju-
„ liers, qui, toujours plongé dans
„ sa tristesse profonde, semblait
„ n'avoir eu d'autre part à cette
„ scène effrayante, que celle
„ d'une victime innocente qui
„ ne détourne pas même la tête
„ du coup mortel qui lui est pré-
„ paré; mon pere, dis-je, leve
„ sur moi les yeux; mais à tra-
„ vers les larmes dont ils sont
„ remplis, il jette sur moi un re-
„ gard. O Dieux! semblable à
„ ces rayons brûlans qui s'échap-
„ pent à travers les nuages, il
„ me pénetre le cœur; ce re-

„ gard femble me dire : oui , „ mon fils, arraches la vie à ce- „ lui qui a caufé tous tes mal- „ heurs en te la donnant ; mais „ qui ne pourrait fupporter ta „ haine !

„ Mon ame ne peut elle-mê- „ me foutenir tant de mouve- „ mens divers de furprife , de „ tendreffe , d'horreur , & je „ tombe en prononçant , ô mon „ pere !

„ Lorfque j'ouvris les yeux , „ le premier objet qui les frappa „ fut ce pere tendre , dont les „ foins empreffés marquaient „ affez la vive inquiétude.

„ Hélas ! lui dis-je, votre ami- „ tié s'eft trompée en me rappel- „ lant à la vie. En effet, jettant

,, les yeux ſur ma malheureuſe
,, ſituation, dont je ne connaiſ-
,, ſais cependant encore que la
,, moitié, je ſentis que la mort
,, était la ſeule reſſource qui me
,, reſtait ; mais en priant le ciel
,, de l'envoyer à mon ſecours,
,, c'était une faveur que je lui
,, demandais, & il n'avait pas
,, deſſein de m'en accorder.

,, Hélas ! prends pitié de mon
,, ſort : il eſt mille fois plus af-
,, freux que le tien, me diſait
,, tendrement mon pere ; je reſ-
,, ſens à la fois & mes malheurs
,, & les tiens, dont je ſuis la mi-
,, ſérable cauſe ; mais, je t'en
,, conjure, ne me hais pas, ſi tu
,, ne veux me voir mourir de
,, douleur : mon fils ! mon cher

„ fils !... Ce tendre nom qu'il ré-
„ pétait mille fois, comme pour
„ ſe ſoulager de la contrainte
„ qu'il avait ſi long-tems éprou-
„ vée, avait frappé mes oreilles.
„ Il trouva bientôt le chemin de
„ mon cœur ; & m'ayant rendu
„ mes forces, je voulus me proſ-
„ terner aux pieds de mon pere,
„ mais il me retint dans ſes bras ;
„ & me ſerrant avec force con-
„ tre ſa poitrine, ô mon fils, me
„ dit-il, mon cher fils ! les ſenti-
„ ments de la nature ſeront-ils aſ-
„ ſez forts pour te faire oublier
„ ceux du reſſentiment ? & le
„ nom de ton pere ne ſe liera-t-il
„ point dans ton cœur avec des
„ idées d'averſion & de haine ?
„ Pénétré de douleur par

„ cette injuste inquiétude, je fis „ connaître les mouvemens de „ mon cœur plutôt par un fré- „ missement que par un soupir ; „ & répandant un ruisseau de „ larmes, je m'adressai à mon „ oncle, pour le prier d'obtenir „ de mon pere de ne me plus „ accabler par des doutes si ou- „ trageans & si cruels.

„ Mon oncle nous embrassa „ tous deux ; & l'appellant son „ cher frere, il l'assura pour ja- „ mais de ma soumission & de „ mon respect. Eh ! dit mon pe- „ re, c'est son amitié, sa tendres- „ se que je demande, & non pas „ son respect & sa soumission.

„ Je ne voyais aucune vrai- „ semblance dans cette crainte

„ obstinée de mon pere, & je ne
„ concevais pas comment il vou-
„ lait que je pusse le haïr ; si ce
„ n'était à cause de la rupture
„ de mon mariage avec Sophie,
„ dont il était clair qu'il était
„ l'auteur. Mais quoiqu'il ne me
„ fût pas possible d'en accuser
„ d'autre, il ne me paraissait
„ pas plus aisé d'en dévoiler la
„ cause, que je ne pouvais attri-
„ buer à un caprice ou à l'en-
„ vie de me chagriner, après
„ les marques d'une tendresse si
„ sincere.

„ Cette réflexion était si na-
„ turelle, & en même tems si
„ inexplicable, que je pris oc-
„ casion de ses caresses même
„ pour le prier de m'éclaircir

„ les raiſons ſubites qu'il avait „ eues de me ſéparer ſi cruelle- „ ment d'un objet auquel il ſem- „ blait lui-même avoir deſiré „ de m'unir.

„ Ah ! mon ami, me répon- „ dit-il, c'eſt ce qu'il me reſte „ de plus funeſte à vous appren- „ dre, & ce n'eſt pas ſans raiſon „ que j'ai voulu intéreſſer la „ bonté de votre cœur, pour „ vous diſpoſer d'avance à ne „ me point haïr.

„ Vous vous rappellez, ſans „ doute, l'hiſtoire que je vous „ ai faite de mes triſtes amours „ avec votre mere ? Je lui ré- „ pondis que le ſouvenir en ſe- „ rait à jamais préſent à ma mé- „ moire.

„ Eh bien ! vous vous ressou-
„ venez donc qu'en vous ap-
„ prenant les raisons que nous
„ avions de tenir notre union
„ secrette, je passai rapidement
„ sur les circonstances de la cé-
„ rémonie sainte, qui en consti-
„ tue la légitimité ; c'est, mon
„ cher Solanges , que l'insulte
„ que l'indigne Adolphe fit à
„ votre mere , la précéda , &
„ que ma fuite nécessaire em-
„ pêcha de l'exécuter.

„ Les espérances de nous re-
„ joindre bientôt nous firent né-
„ gliger des moyens difficiles, à
„ la vérité, mais dont nous n'au-
„ rions pas manqué de profiter,
„ si nous eussions pû prévoir tous
„ nos malheurs, & l'excès de

,, vengeance où devait se porter le monstre qui les a causé.

,, Ce funeste éclaircissement ,, avait commencé par me glacer le cœur; mais faisant tout-à-coup réflexion aux actes de ,, baptême & de mariage que ,, mon pere avait fait venir de ,, Paris, pour pouvoir célébrer ,, le mien sans difficulté, j'aurais ,, regardé son récit comme une ,, nouvelle trahison, si ses caresses & ses larmes ne m'eussent assuré de la vérité de son ,, discours; & ne pouvant concevoir cette contradiction, je ,, le priai de s'expliquer plus ,, clairement.

,, Hélas! me dit-il, en me ,, serrant de nouveau dans ses

„ bras, je vois bien qu'il faut „ que j'acheve de déchirer le „ voile que j'avais pris ſoin de „ mettre ſur vos yeux.

„ Lorſque je vous eus reçu „ des mains de la perſonne que „ ma ſœur avait chargée de vous „ remettre entre les miennes, „ jettant tout-à-coup les yeux „ ſur le malheur affreux de vo- „ tre naiſſance, je réſolus, au „ moins, d'en dérober la fatale „ connaiſſance à vos yeux com- „ me à ceux de tout le monde.

„ Je m'adreſſai à un jeune „ homme & à une jeune De- „ moiſelle, tous deux étrangers „ & inconnus, dont l'extérieur „ pouvait répondre à mes deſ- „ ſeins; & je les engageai, au

„ moyen d'une ſomme aſſez for-
„ te, à ſe marier enſemble ſous
„ mon nom & ſous celui de Ca-
„ roline. Je leur remis tous les pa-
„ piers néceſſaires, & au moyen
„ des diſpenſes que mon pere
„ avait déjà obtenues, nous n'é-
„ prouvâmes aucune difficulté
„ dans cette cérémonie ſecrette.
„ Vous fûtes en même tems
„ baptiſé & reconnu pour leur
„ fils légitime ; c'eſt-à-dire, pour
„ celui du Marquis de Solanges
„ & de la Comteſſe Caroline
„ Warr... Je leur remis enſuite
„ une ſomme plus conſidérable
„ pour les obliger à s'éloigner,
„ & ils partirent après m'avoir
„ rendu les titres que je leur
„ avais confiés. Je pris alors le

„ nom ſous lequel vous m'avez
„ connu juſqu'à préſent, & après
„ avoir fait répandre le bruit de
„ ma mort ; je parcourus ſous
„ pluſieurs déguiſemens les États
„ d'Adolphe, & toute l'Allema-
„ gne, ſans pouvoir rien ap-
„ prendre du ſort de Caroline.

„ Après tant d'années paſſées
„ dans d'inutiles recherches,
„ contraint de renoncer aux
„ cheres eſpérances qui m'a-
„ vaient ſoutenues ſi long-tems,
„ contre la douleur & le déſeſ-
„ poir, je m'y ſerais livré, ſans
„ doute, ſi je n'euſſe ſongé que
„ je devais des ſoins importans
„ à votre éducation.

„ Je vins trouver mon frere,
„ & lui ayant expliqué mes vûes,

„ auxquelles il applaudit, je
„ l'engageai à vous faire venir
„ auprès de lui, dans le deſſein
„ de travailler ſans ceſſe à vous
„ former l'eſprit & le cœur, &
„ de vous attacher à moi com-
„ me à un ami de votre pere,
„ ne pouvant encore hazarder
„ de confier à votre jeuneſſe des
„ ſecrets dont une partie devait
„ toujours demeurer ignorée
„ pour votre tranquillité, &
„ dont l'autre eſt ſi importante,
„ que ma vie même en dépend;
„ car ce n'eſt qu'à l'opinion de
„ ma mort que je dois la tran-
„ quillité dont le cruel Adolphe
„ me laiſſe jouir: je le connais
„ trop, pour penſer que le tems
„ ait pû aſſoupir ſa barbare ven-
„ geance.

„ Le moment où je vous vis, „ mon cher Solanges, suspendit „ toutes mes peines; les tendres „ caresses que je reçus de vous „ firent passer jusqu'à mon cœur „ un sentiment de joie qui lui „ était inconnu depuis bien des „ années, & lui firent éprouver „ des mouvemens qui penserent „ me trahir plus d'une fois; „ mais le plaisir délicieux de ne „ devoir qu'à votre attache- „ ment, qu'à votre tendresse, „ des sentimens que bien des „ peres n'obtiennent que du res- „ pect & du devoir, cette satis- „ faction douce m'empêcha, „ dis-je, autant que mes propres „ intérêts, de laisser éclater des „ transports, qui n'en furent que

„ plus vifs & plus tendres, parce „ qu'ils étaient retenus au fond „ de mon cœur.

„ Je ne vous rappellerai point, „ continua-t-il, toutes les occa- „ ſions où nous nous donnâmes „ des marques réciproques de „ notre amitié, & je paſſerai à „ celle qui vous intéreſſe le plus, „ & que vous deſirez de voir „ éclaircie.

„ Pour pouvoir goûter votre „ bonheur ſans mélange, je crus „ devoir le cimenter ſans repro- „ che, & l'honneur ne me per- „ mettant pas après cette réfle- „ xion de trahir plus long-tems „ la confiance dont M. de Mau- „ brai nous honorait, je réſolus „ de lui faire part de toutes les

„ circonſtances de votre naiſ-
„ ſance.

„ Je lui connaiſſais trop de lu-
„ mieres, & je lui croyais trop
„ de raiſon, pour devoir crain-
„ dre qu'il ſe laiſſa emporter au
„ torrent des préjugés, & je ne
„ fus pas moins ſurpris que con-
„ fus de la maniere dont il reçut
„ mon ouverture à ce ſujet.

„ Si Sophie était ma fille, me
„ dit-il, les belles qualités de
„ Solanges ne me laiſſeraient
„ pas balancer ſur ce qui man-
„ que à ſa naiſſance ; mais je ſe-
„ rais reſponſable envers ſa mere
„ & envers toute ſa famille,
„ d'une alliance ſur laquelle ils
„ auraient droit de me faire les
„ plus vifs reproches.

„ J'eus beau l'aſſurer que le „ ſecret que je venais de lui con- „ fier n'était connu ; & ne le ſe- „ rait jamais que de lui , de mon „ frere & de moi , il fut inflexi- „ ble ; & afin de m'ôter toute „ eſpérance , il donna ordre de- „ vant moi de faire partir So- „ phie le lendemain à la pointe „ du jour , pour un Couvent „ dont ſa tante était Supérieure. „ Il me promit , d'ailleurs , le „ ſecret le plus inviolable , me „ fit des offres de ſervices ſans „ bornes , m'aſſura des plus ſin- „ ceres regrets d'être obligé de „ rompre une union qu'il avait „ deſirée ſi ardemment ; enfin il „ accompagna ſes refus de tou- „ tes les civilités capables de les

„ adoucir; & voyant que je ne „ pouvais me réſoudre à vous „ porter une ſi fatale nouvelle, „ il ſe chargea de vous l'appren- „ dre lui même.

„ C'eſt ainſi, me dit Solan- „ ges, que mon pere finit un „ récit qui ne lui avait pas „ moins coûté à faire qu'à moi „ de l'entendre; mais continua- „ t-il, ce qui me reſte à ajouter „ au mien eſt plus cruel encore „ que tout ce que tu viens d'en- „ tendre.

„ Je t'épargnerai cependant „ toutes les ſouffrances qu'é- „ prouva mon cœur en ſe ſépa- „ rant de Sophie, à l'inſtant où „ je paſſai la porte du Château, „ où je la laiſſais: il me ſembla

,, qu'en ce moment douloureux
,, toutes mes infortunes ſe réu-
,, nirent en un lourd fardeau,
,, dont le poids appuyant ſur le
,, fil de ma vie, le rompit tout-à-
,, coup avec une ſecouſſe cruelle.
,, Mais, cher St. Felix, tu es trop
,, ſupérieur aux faibleſſes de l'a-
,, mour, pour concevoir toutes
,, les ſouffrances, les tourmens,
,, les angoiſes d'une ſéparation
,, ſi douloureuſe ; tu ne vois
,, qu'un départ, qu'un voyage,
,, dans un éloignement qui me
,, fait ſouffrir mille ſupplices.

J'aſſurai vivement Solanges que de quelques cauſes que vinſſent ſes peines, mon amitié y ſerait extrêmement ſenſible.

J'entrepris de lui faire un diſ-

cours, où je fis entrer toutes les raiſons qui purent ſe préſenter à mon eſprit ; mais quoique je me ſentiſſe alors très-perſuadé de la force & de la vérité des raiſonnemens que j'employais, je ne pus me tromper long-tems au peu d'impreſſion qu'ils faiſaient ſur Solanges : ſon cœur ſe reſſerrait à meſure des efforts que je faiſais pour l'ouvrir à la conſolation.

Ce n'était pas que mon zele manquât d'éloquence & de chaleur ; mais je m'épuiſais inutilement à chercher de vains remédes qui ne pouvaient ſe faire goûter d'un cœur malade, & qui le fatiguaient ſans le ſoulager.

Auſſi

Auſſi, m'interrompit-il par un nouvel accès de douleur, pour m'apprendre la fuite de ſon pere, & le départ de ſon oncle, qui paraiſſaient l'abandonner avec une inhumanité à laquelle nous ne pûmes trouver aucun prétexte.

Ayant l'un & l'autre fait mille conjectures & mille raiſonnemens inutiles ſur une telle conduite, je crus devoir tirer de la grandeur même de ſon infortune une néceſſité qui, bien qu'extrêmement triſte, pouvait lui fournir des motifs de conſolation; & lui rappellant l'excès de tant de malheurs arrivés en moins de vingt-quatre heures... Eh! mon ami, me dit-il,

tu compte les plaies de mon cœur, ce n'eſt pas un reméde pour les guérir. Ce reproche me fit naître l'idée de me ſervir d'un autre moyen, dont j'aurais d'abord fait uſage ſi j'avais eu plus d'expérience, & je ſongeai que je pourrais, au moins, ſoutenir par l'eſpérance un cœur que je n'avais pû guérir par la raiſon.

Pourquoi, cher Solanges, lui dis-je, après avoir affecté un moment de ſilence, pourquoi nous livrer au déſeſpoir ? il eſt clair que votre pere & votre oncle ne vous ont abandonné ni par haine ni par indifférence. Après toutes les marques que vous avez reçues de leur ten-

dreſſe, vous ne pouvez les en ſoupçonner ſans ingratitude : peut-être s'occupent-ils préſentement des moyens de finir vos peines ; & quand même mes eſpérances feraient trompées ſur ce point, vous ne ſeriez pas encore pour cela obligé de renoncer aux vôtres.

M. de Maubrai vous aime beaucoup, obtenons de lui qu'il ne diſpoſe pas de ſa belle-fille avant un certain tems, qu'il ne refuſera pas de nous accorder. Alors nous emploierons ce tems à des recherches qui feront, ſans doute, plus heureuſes que celles de votre pere, parce que n'étant point connus en S... nous pourrons faire beaucoup

de démarches auxquelles il n'a pû ſe livrer, & d'où dépendaient, peut-être, le ſuccès de ſon entrepriſe.

Si nous pouvons découvrir le lieu qui renferme votre mere, ne doutez point que nous ne l'en tirions aiſément : vous êtes aſſez riche pour pouvoir diſpoſer de ſommes très-conſidérables ; & avec de l'argent & du courage, je ne vois rien que des gens de ſens ne puiſſent entreprendre. Je crois que vous êtes ſûr de mon zele, & tant qu'il reſtera une goute de ſang dans mes veines, vous pouvez compter ſur votre ami.

Une autre réflexion vient ſe joindre à mes eſpérances, & les

augmenter encore. Vous ſavez que les dépenſes exceſſives qu'Adolphe fait continuellement pour ſes plaiſirs ont abſorbé depuis long-tems ſes revenus ; ſes finances ſont épuiſées, & ſes ſujets réduits à la plus affreuſe miſere, ſont hors d'état de lui fournir aucun ſubſide. Loin de diminuer ſa dépenſe, il l'augmente encore, afin de cacher l'état auquel il eſt réduit : il engage tous les jours quelques-uns de ſes domaines, il emprunte indifféremment à quelque prix que ce ſoit ; & dans cette diſette extrême d'argent, & cette ſoif inſatiable de plaiſirs, je ne doute point qu'une ſomme conſidérable ne l'empor-

te ſur un reſſentiment que de ſi longues années ont beaucoup affaibli.

Je comprends bien que ce n'eſt pas avec lui directement que nous pourrons conclure ce traité ; mais Wiliam, ſon déteſtable Miniſtre, ne ſera pas inſenſible à un préſent conſidérable, & ſon avarice pourra réparer des maux que ſon ambition & ſa perfidie ont cauſés.

Il ne nous faut qu'un peu de patience & beaucoup de prudence pour venir à bout d'un projet, au ſuccès duquel je ne vois rien qui puiſſe s'oppoſer raiſonnablement.

Alors, mon cher Solanges, ajoutai-je en l'embraſſant avec

vivacité, peignez-vous si vous le pouvez toute la félicité qui vous est réservée; vous retrouvez une mere de qui dépend votre destin, vous la rendez à un pere dont vous faites le bonheur; vous le dédommagez de dix-huit ans de peines & de souffrances; vous finissez les malheurs de deux époux qui s'adorent, à qui vous devez la vie, mais qui vous doivent leur bonheur; & Sophie! l'adorable Sophie! est le prix de vos travaux. Ah! cher Solanges, quelle récompense! la félicité de vos parens & la possession d'une épouse charmante. Quelle source intarrissable de joie! quel comble de félicité!

Ce discours, dans lequel j'avais cherché à mettre moins d'éloquence que de sentiment, avait produit sur Solanges plus d'effet que le premier; ses yeux s'étaient animés, ses joues s'étaient colorées; il s'était mis à son séant pour m'écouter, & je n'eus pas plutôt fini qu'il m'embrassa avec transport.

Ah! mon ami, me dit-il, je sens que vous m'avez rendu la vie; vous m'avez tiré d'un brasier ardent, & vous avez fait passer dans mon sang une fraîcheur délicieuse qui vient de me donner un nouvel être. Il me semble que je ne vois plus mes peines que dans l'éloignement, & que je touche au bon-

heur dont vous venez de m'offrir l'image.

Je n'ignorais pas que Solanges recevait aisément les impressions heureuses, faiblesse commune à tous les infortunés ; mais je fus embarrassé de lui voir saisir si avidement des projets que j'avais plutôt imaginé pour le consoler que pour le satisfaire.

Cependant je ne résistai point à la proposition qu'il me fit d'aller trouver M. de Maubrai, de lui faire part de nos espérances sans lui communiquer nos projets, & d'obtenir de lui une promesse de ne point disposer de Mademoiselle de Pieronne avant quelque tems. Nous ne

doutions point que de ſon côté elle n'y conſentit volontiers, & mon départ ne fut remis qu'au lendemain.

Songez, me dit Solanges, lorſque je l'embraſſai en le quittant, ſongez, cher St. Felix, que la vie de votre ami eſt à préſent dans vos mains ; aſſurez M. de Maubrai d'une reconnaiſſance qu'aucun terme ne pourra jamais bien exprimer.

Solanges voulut auſſi partir pour ſe rendre à Bruxelles, dans l'eſpérance d'y trouver ſon pere & ſon oncle, ou, tout au moins, d'y apprendre de leurs nouvelles ; mais quoique le Médecin le trouvât beaucoup mieux, & qu'il n'y eût que ſix lieues, il ne vou-

lut pas lui permettre de s'expoſer ſi promptement au grand air & au mouvement d'une voiture: la fiévre ne l'avait quittée que de la veille, & il n'était pas même certain qu'elle ne le reprit pas.

Nous réſolûmes donc d'envoyer le lendemain à Bruxelles Charpentier, dont nous connaiſſions le zele & l'intelligence; le reſte de la journée ſe paſſa à chercher les moyens les plus faciles, & ſur-tout les plus ſûrs, pour l'exécution de nos projets.

En les approfondiſſant ſérieuſement, & avec toute l'attention & la prévoyance dont nous fûmes capables, je vis moi-même les difficultés qui s'étaient préſentées à mon eſprit ſe diſſiper

peu à peu. Quoique je n'euſſe jamais été facile à me laiſſer aller à des eſpérances frivoles, je crus pouvoir me livrer à celles qui me parurent ſe préſenter avec beaucoup de vraiſemblance, & je partis le lendemain pour me rendre chez M. de Maubrai, avec beaucoup plus d'aſſurance que je n'avais cru pouvoir en prendre d'abord.

Ce galant homme me reçut avec les marques de la plus ſincere amitié; & comme il ſuppoſait que je n'étais pas inſtruit de tous les changemens qui étaient arrivés en mon abſence, il ſe diſpoſait à me les apprendre, & à s'en excuſer, lorſque je l'interrompis moi-même pour lui

expoſer le ſujet de mon voyage.

Il fut ſenſiblement affligé de l'état de Solanges, que j'eus ſoin de lui peindre de la maniere la plus touchante ; il eut la bonté de vouloir bien me prendre pour juge en cette conjecture ; & lorſqu'il m'eût fait enviſager les raiſons qui avaient autoriſé ſes ſcrupules, je ne pus qu'approuver ſa délicateſſe.

Quant à la priere que je lui fis d'attendre quelque tems pour diſpoſer de la main de la belle Sophie, il m'aſſura qu'il ne lui ferait jamais aucune violence à ce ſujet, & que même ſi par une légéreté, dont il ne la croyait pas capable, elle devenait ſenſible aux ſoins d'un autre amant,

il me promettait de ne point consentir à cette union avant l'espace d'une année révolue.

M. de Maubrai me conduisit ensuite auprès de la mere de Sophie, à qui il fit part des engagemens qu'il venait de prendre avec moi pour mon ami, & elle les confirma avec joie, souhaitant ardemment, me dit-elle, le succès de nos entreprises, & m'assurant avec bonté qu'elle n'espérait jamais retrouver pour sa fille un époux qui fût plus selon les vœux de son cœur, que le pauvre Solanges.

Je les attristai beaucoup en leur apprenant la disparition subite de M. de Juliers, que je continuerai de nommer ainsi,

& celle de l'oncle de Solanges. La premiere ſeule inquiéta M. de Maubrai parce qu'il jugea ainſi que nous qu'elle était la cauſe néceſſaire de la ſeconde.

Son épouſe penſa que le chagrin avait pû porter M. de Juliers à ſe jettter dans la retraite; mais nous connaiſſions trop la fermeté de ſon caractere & ſon attachement pour Solanges, pour croire qu'il ſe fût ainſi porté à une réſolution ſi déſeſpérée.

Il revint en ce moment à l'eſprit de M. de Maubrai une circonſtance qui redoubla nos inquiétudes ſans augmenter nos lumieres.

Il m'apprit qu'en arrivant chez lui la veille du jour où M. de Ju-

liers & Solanges en étaient partis, il avait été arrêté dans un petit bois voisin de son Château par quatre hommes qu'il avait d'abord pris pour des voleurs; mais qui l'avaient sur le champ relâché lorsqu'ils s'étaient apperçus de leur méprise.

Après avoir inutilement raisonné sur cet événement singulier, nous ne pûmes former aucune conjecture raisonnable; & je me disposais à partir sur le champ pour apporter au pauvre Solanges des nouvelles si consolantes, lorsque M. de Maubrai me demanda en souriant, si mon ami ne m'avait chargé de rien pour Sophie. Je lui répondis que sachant qu'elle n'était

plus chez lui, il n'avait point imaginé que je pusse avoir l'avantage de la voir.

En seriez-vous si fâché, si fâché? continua-t-il avec bonté; je l'assurai que je ne desirais rien tant que cet honneur. Eh bien! reprit-il, nous la verrons après dîner.

Je pensai sur le champ que croyant Solanges éloigné, il l'avait rappellée auprès de lui, & je lui communiquai cette réflexion. Non, me dit-il, elle est toujours au même Couvent, où je crus devoir la faire entrer sur le champ; non que j'appréhendâsse aucune entreprise de la part de Solanges; l'honnêteté de son caractere m'aurait rassuré

ſur toutes les craintes qui auraient pû ſe préſenter à mon eſprit ; mais je crus cette démarche néceſſaire pour lui faire perdre de vaines eſpérances.

Cependant, ajouta-t-il obligeamment, comme je ne deſire rien tant que de lui prouver que ce n'eſt que contre mòn gré que je l'ai traité avec tant de rigueur, je veux vous procurer les moyens d'apprendre vous-même les diſpoſitions où Sophie eſt reſtée pour votre ami. J'ai voulu l'engager à revenir auprès de nous, mais elle m'a prié inſtamment de la laiſſer au Couvent, où, dans les premiers accès de ſa douleur, elle voulait prendre le voile, & d'où elle prétend

ne jamais ſortir que pour donner la main à Solanges.

Je ne doute point qu'elle n'apprenne vos eſpérances avec la plus grande joie ; ainſi vous voyez que le bonheur de Solanges ne dépend pas de nous, & ſi la fortune ceſſe d'être injuſte pour lui, vous pouvez l'aſſurer que nous ne le deviendrons pas.

Il n'y a gueres qu'une lieue & demie d'ici au Couvent de Sophie, nous irons après dîner : j'entrevois que ce voyage vous empêchera de retourner aujourd'hui auprès de lui ; mais les nouvelles que vous lui porterez le dédommageront de ce retard, & pairont bien les petites impatiences qu'il aura éprouvées.

Je lui dis que dans l'état où il était, la moindre inquiétude pouvait être de la plus grande importance, & lui devenir funeste. Eh bien! reprit M. de Maubrai, il est encore possible de les lui épargner, en lui envoyant un de mes gens à cheval lui porter un mot de votre main, qui suffira, sans doute, pour le tranquilliser.

Je remerciai M. de Maubrai de tant de bontés, & j'écrivis ces mots à Solanges.

„ Cher ami soyez tranquille, „ on vous accorde plus que vous „ ne demandiez„ Et M. de Maubrai ajouta de sa main " Et bien „ moins que je ne desirerais. „

Aussi-tôt après le dîner nous

partîmes pour le Couvent de Sophie & l'exprès partit pour Malines. M. de Maubrai, dont la bienfaiſance attentive le rendait ingénieux à ne laiſſer paſſer aucune occaſion de ſe ſignaler, me dit de me cacher dans un coin du parloir, afin que Sophie ne fût point retenue par ma préſence, & que, témoin de ſes véritables ſentimens pour Solanges, je puſſe lui en rendre un compte fidele.

Dès qu'elle parut, il lui demanda ſi elle n'avait point de répugnance à voir celui qui s'était oppoſé à ſon bonheur ? Sophie répondit avec autant de vérité que de modeſtie, que ſans chercher à lui déguiſer le plaiſir qu'el-

le aurait eu d'être unie à Solanges, qui avait mérité l'eſtime de toute ſa famille, elle avait regardé la défenſe qu'il lui avait faite de ſonger à lui déſormais, moins comme un ordre rigoureux que comme une nouvelle marque de ſa bonté ; & que ſoit qu'il comblât ſes vœux, ſoit qu'il s'oppoſât à ſes deſirs, elle était perſuadée qu'il ne ferait jamais rien qui ne méritât ſa tendreſſe & ſa reconnaiſſance.

Une réponſe ſi ſage & ſi honnête, lui dit M. de Maubrai, mérite bien que je ne te prive pas plus long-tems des bonnes nouvelles que je viens t'apporter.

Solanges a des eſpérances de vaincre l'obſtacle qui vous ſépa-

re, & il te prie de vouloir bien lui accorder quelque tems pour les réaliser.

Quelque tems! répondit vivement Sophie! Ah! mon pere, aviez-vous besoin de venir me consulter pour lui répondre qu'heureux ou malheureux je serai fidelle à lui tenir la promesse que je lui ai faite en votre présence? la fortune change les circonstances, mais elle n'altere point la force d'un engagement si sacré. Faites-lui savoir promptement que quand même un obstacle invincible m'empêcherait de lui donner ma main, mon cœur sera à lui pour jamais.

Vous entendez, me dit M.

de Maubrai, en venant me prendre par la main pour me faire paraître devant Sophie, qui fût un peu confuse en me voyant; non de ce qu'elle avait dit, puisque son pere l'approuvait, mais de l'ardeur avec laquelle elle l'avait prononcé.

Je l'assurai, à mon tour, de la tendresse & de la constance de mon ami; & ayant reçu d'elle, à travers la grille, un baiser que son pere lui commanda de me donner pour Solanges, nous regagnâmes le Château, d'où je partis le lendemain, après avoir reçu le portrait de Sophie, que sa mere me donna pour Solanges, & plusieurs présens que M. de Maubrai eut la

bonté d'y joindre, avec la permiſſion d'amener mon ami faire, avant notre départ, nos adieux à Sophie.

J'arrivai à Malines chargé de tant d'heureuſes nouvelles, & plein de cet orgeuil qui ne vient pas de l'amour-propre, mais de la ſatisfaction que reſſent un ami lorſqu'il s'eſt heureuſement acquittée d'une commiſſion dont il ſent toute l'importance pour le bonheur de ſon ami.

Solanges les apprit avec joie, à la vérité; mais je m'étais attendu qu'il les recevrait avec tranſport, & je lui fis quelques reproches de ſe montrer ſi peu ſenſible aux bontés de M. de Maubrai & à la tendreſſe de So-

phie, pour laquelle je l'accusai durement d'inconſtance.

Hélas! mon ami, me dit-il, ſi mon cœur ne ſe livre pas au bonheur que ton amitié vient lui offrir, c'eſt qu'il eſt condamné à ne recevoir jamais un ſentiment flatteur qu'il ne ſoit en même tems empoiſonné d'une amertume plus grande, qui abſorbe toute la douceur qu'il pourrait y goûter.

En m'adreſſant cette triſte plainte, Solanges me préſenta une lettre que je reconnus auſſitôt pour être de la main de ſon oncle, la mienne trembla en la recevant; effrayé par ſon diſcours, mes yeux cherchaient à l'interroger avant que de l'ou-

vrir, il me pria moi-même de m'inſtruire de ce qu'elle contenait.

Le Baron lui apprenait que M. de Juliers avait été enlevé par des inconnus, qu'il ne doutait point que ce ne fuſſent des Émiſſaires du cruel Adolphe; mais qu'il ignorait comment ils avaient pû le connaître. Il ajoutait qu'heureuſement il avait découvert leurs traces, qu'il était à leur ſuite, & qu'il n'épargnerait ni ſes ſoins ni ſa vie pour le délivrer de leurs mains. Cette lettre était tombée des miennes, dans l'étonnement & la terreur où elle m'avait jettée. Je me repréſentais déjà l'infortuné Juliers entre les mains du barbare

Adolphe : mon cœur, à cette funeste nouvelle, s'était senti accablé d'un poids énorme, dont mes soupirs ne pouvaient le soulager. J'étais resté dans un accablement qui ne m'avait pas permis de proférer une parole, lorsque Solanges m'en tira par un transport qui le fit se lever avec fureur.

Mon ami, me dit-il, en me prenant la main qu'il me serra avec force, tu vois l'excès des maux que ce monstre a versés sur ma famille & sur moi ; puisque dix-huit années n'ont pû éteindre sa rage, comme nous aurions dû nous en flatter, nous n'avons plus qu'à en redouter à chaque instant de nouveaux ef-

fets, tant qu'il plaira au ciel de lui laiſſer ſa déteſtable vie ; mais je te jure de ne prendre aucun repos juſqu'à ce que je la lui aye arrachée ; la mienne me ſera importune tant qu'il reſpirera ; tu m'as promis ton aſſiſtance ſans réſerve ; courons au ſecours de mon pere & de ma mere, & mourons ſi nous ne pouvons les délivrer ; mais ne mourons pas ſans les venger.

Ne regardes pas, continua-t-il, ce deſſein comme le fruit d'un accès de déſeſpoir, mais comme la ſuite d'une réſolution nourrie depuis long-tems dans mon cœur, & formée dès le moment où mon pere m'apprit ſa tragique hiſtoire. On m'a cru

ſouvent livré à l'ennui & à la mélancolie, mais j'étais en moi-même occupé des projets de ma vengeance. Juges ce que la connaiſſance de mon ſort & l'intérêt d'un pere chéri, font éprouver à un cœur comme le mien.

J'embraſſai Solanges avec tranſport ; j'applaudis à la fermeté de ſes réſolutions, & je me liai à ſa vengeance par les ſermens les plus terribles. Dès ce moment nous dévouâmes l'indigne Adolphe à toutes les furies, & ſa mort fut réſolue dans notre cœur. (*)

Notre départ ne fut pas dif-

(*) *Nota.* Je crois avoir aſſez fait connaître le caractere de St. Felix & de Solanges, pour ne pas laiſſer craindre qu'ils employent des moyens déſavoués par l'honneur.

féré d'un moment; la rage avait rendu les forces à Solanges, & ſon ardeur me communiquait un feu que je n'avais jamais ſenti.

Je m'attendais que Solanges, après avoir exhalé les tranſports de ce premier mouvement, ſe rappellerait les intérêts de ſon amour, & qu'il ne partirait pas ſans uſer de la permiſſion que je lui avais apportée de faire une viſite à Sophie: je lui en parlai.

Ah! mon ami, me dit-il, je l'adore plus que jamais, je donnerais dix années de ma vie pour la voir un inſtant; mais mon pere eſt en danger: un moment de retard peut cauſer ſa perte, & je remplirai mon devoir avant de ſatisfaire mon amour.

J'embraſſai de nouveau ce digne ami, & ne devant plus craindre que l'excès de ſa fureur, je l'engageai à modérer une ardeur que j'avais craint de voir peut-être s'affaiblir.

Avant de partir, Solanges écrivit à Sophie que le bonheur de la voir était un bien ineſtimable, mais qu'il en connaiſſait un plus grand, celui de la mériter.

L'oncle de Solanges n'imaginant pas qu'il fût en état de le ſuivre ſi-tôt, ou, ſans doute, eſpérant être de retour dans peu de jours, nous ne trouvâmes aucun éclairciſſement ſur la route qu'il tenait. Nous nous rendîmes à Bruxelles, dans l'eſpérance d'y en trouver quelques-

uns ; mais on ne put nous y en donner, & nous fûmes obligés de ſuivre au hazard la route de S. S. après avoir laiſſé chez l'oncle de Solanges une lettre où nous lui faiſions part de notre entrepriſe.

Un orage affreux nous avait obligés de nous arrêter dans un petit village écarté du grand chemin.

Nous faiſions allumer du feu pour ſécher nos habits, lorſque Charpentier vînt nous dire qu'il avait reconnu dans la cour le prétendu Chevalier de St. André, ce Moine apoſtat, dont les dangereux conſeils avaient manqué de perdre Solanges à la Haye ; celui-ci ſe rappellant ſa

trahion, & les injures & les menaces que M. de Juliers l'avait empêché de punir ; dans les dispositions de vengeance où il se trouvait, il allait lui faire payer cher... En vain je voulus l'arrêter, il avait sauté sur ses pistolets, & était descendu dans la cour.

Par bonheur il y chercha inutilement ce misérable ; le peu de tems que mes représentations avaient arrêté Solanges avait suffi à ce scélérat pour s'éloigner promptement de l'auberge, où il avait reconnu Charpentier, & où il n'avait point douté que nous ne fussions ; mais nous ne savions pas encore toutes les raisons qu'il avait d'éviter notre présence.

Lorsque Solanges eut connu

que ses recherches étaient inutiles, je lui reprochai vivement cet emportement, & je lui fis voir combien cette aventure aurait pû nous attirer d'événemens fâcheux qui pouvaient retarder ou détruire tous nos projets.

Solanges, aussi doux par la réflexion qu'il était emporté dans le premier mouvement, convînt de la justice de mes remontrances; mais il me dit que le nom de ce misérable avait excité en lui tous les sentimens de vengeance dont son cœur était rempli, & qu'il n'avait pû retenir ce premier mouvement de colere.

Je ne manquai pas de saisir cette occasion pour lui faire voir

combien il ſerait dangereux de nous livrer à l'emportement, dans une entrepriſe qui ne demandait pas moins de prudence que de courage ; il me promit de ſuivre toutes mes volontés, mais l'ardeur même de ſes promeſſes me fit douter qu'il fût capable de les tenir.

Nous pourſuivîmes notre route ſans éprouver d'autre événement ; mais nous ne pûmes la continuer avec autant de diligence que nous l'avions commencée, parce que je m'apperçus que Solanges, encore faible & mal remis de ſa maladie, ſe trouvait extrêmement fatigué en arrivant tous les ſoirs.

Il était aiſé de voir que les

passions violentes qui agitaient son cœur soutenaient seules ses forces ; je n'avais pas moins de peine à contenir son impatience qu'à réprimer ses mouvemens, & ce ne fut qu'en le menaçant de l'abandonner, que je parvins à l'engager à ne plus marcher qu'à petites journées, & à nous reposer de tems en tems.

Cette marche que Solanges trouvait bien lente pour son impatience, mais qui était nécessaire pour sa santé, dura quinze jours, pendant lesquels nous ne cessâmes d'examiner, de comparer, de peser tous les moyens. La nouvelle preuve qu'Adolphe venait de donner de l'acharnement de sa haine

pour le pere de Solanges ne nous laiſſait aucune eſpérance du côté de la négociation : il ne nous reſtait que le choix de quelqu'entrepriſes hardies, dont le ſuccès était bien douteux, ou plutôt impoſſible à deux étrangers ſans amis & ſans connaiſſance des lieux.

De loin notre ardeur nous avait fait diſparaître toutes les difficultés ; mais à meſure que nous approchions, mille obſtacles ſe préſentaient à nos yeux, mille barrieres s'élevaient à chaque pas.

Enfin, nous arrivâmes après quinze jours de marche à S. S. bien moins avancés que nous ne l'étions en partant de Malines.

Nous apprîmes qu'Adolphe était à K... ce même Château où il avait d'abord fait enfermer Caroline, son pere & sa sœur.

Cette circonstance fit renaître nos espérances, & nous fit entrevoir plus de facilité pour l'exécution de nos projets, que nous n'en aurions eu à S. S. & au milieu de sa Cour.

De tous les moyens qui s'étaient présentés à notre incertitude, le seul auquel nous nous étions arrêté était de nous découvrir à la sœur de Caroline, ou à quelqu'autre de ses parens; car nous savions que son pere était mort peu de jours après la catastrophe que l'on a lûe dans le récit de M. de Juliers.

Nos recherches ne furent pas longues ; on nous apprit qu'elle n'avait elle-même survécu que peu de mois à son pere infortuné, & que tous les parens de Caroline avaient fui pour se dérober à la tyrannie d'Adolphe, & à la vengeance que ce Prince cruel avait exercée sur toute cette malheureuse famille.

Nous passâmes deux jours à S. S. pour nous informer des occupations auxquelles Adolphe se livrait à K... & nous apprîmes qu'il devait aller à la chasse le lendemain.

Nous résolûmes de nous trouver dans la forêt, de le suivre, dans l'espérance de le joindre s'il s'écartait des chasseurs,

& de l'enlever à travers les bois ; alors de lui faire avouer ce qu'il avait fait de Caroline & de son époux, & de le punir de tous ses crimes, s'il refusait de nous les rendre.

Nous partîmes après nous être affermis dans cette résolution désespérée : nous n'avions plus rien à ménager.

Je fis appeller Charpentier, dont le secours nous était nécessaire ; & lui ayant appris nos desseins, qu'il avait ignorés jusqu'alors, je lui demandai s'il était disposé à nous suivre ; il nous répondit qu'il verserait jusqu'à la derniere goute de son sang pour notre service.

Je l'embrassai, & lui promis

la récompenſe de ſon zele ; il nous prit les mains à tous les deux, & nous aſſura qu'il l'avait déjà reçue dans la confiance dont nous venions de l'honorer.

Nous partîmes à la pointe du jour. Le ſilence que nous obſervions en chemin montrait que nous étions profondément occupés de la grandeur de l'entrepriſe que nous allions tenter.

Enfin, après avoir marché pendant quatre heures, nous découvrîmes les tours du Château de K... J'obſervais de tems en tems la contenance de mes compagnons, & à meſure que nous avancions, je voyais l'impatience ſe déclarer de plus en plus ſur leur viſage ; mais à la

vûe du Château où Solanges avait reçu la vie ſous de ſi cruels auſpices, je le vis pâlir & trembler de tous ſes membres.

Je ne doutais point de ſon courage; je n'attribuai donc cette altération qu'à un redoublement de fureur qui lui était inſpirée par l'approche de ces lieux funeſtes.

Je ne m'étais pas trompé ſur la nature des mouvemens qui agitaient Solanges. Arrêtons-nous un moment, chers amis, nous dit-il, je ſens que mon cœur a peine à contenir les tranſports qui l'agitent; mon ame ébranlée par les plus terribles efforts, ſemble prête à me quitter... L'excès de ma fureur tra-

hirait ma vengeance... L'aſpect de ces lieux d'horreur vient de me rappeller la ſcène affreuſe que mon pere m'a retracée.... Hélas ! peut-être l'infortunée Caroline... peut-être mon pere lui-même, chargé de chaînes... O Dieux ! eſt-ce à cette penſée que je dois la rage qui s'empare de moi ! ou l'air que l'on reſpire dans ces lieux barbares inſpire-t-il la cruauté ? Oui ; toute humanité eſt ſortie de mon cœur, j'arracherais de mes mains celui du monſtre qui y regne, je me baignerais dans ſon ſang avec délices.....

L'état où je voyais Solanges me faiſait trembler moi-même pour l'exécution de notre pro-

jet, ce n'était pas que je sentisse encore les espérances qui me l'avaient fait entreprendre; j'en voyais l'impossibilité, & le sacrifice de ma vie était résolu; mais je ne pouvais consentir à la perdre sans voir expirer le coupable Adolphe, car je dois cet aveu à la vérité. L'amitié que je portais à Solanges n'avait pas plus contribué à me faire embrasser sa vengeance, que la haine que je ressentais pour ce monstre, dont les excès connus jusqu'à présent n'étaient que la moitié de ses crimes.

J'avais gardé un profond silence pendant toutes les réflexions que la fureur de Solanges m'avaient fait naître. Son sang,

qui s'était porté à son cœur, commençait à reprendre un plus libre cours, & ses esprits s'étant un peu calmés, je tirai du sujet même de ses transports des raisons propres à les calmer.

Je ne puis blâmer, cher Solanges, lui dis-je en l'embrassant, les fureurs que vous faites paraître ; mais est-ce donc la seule satisfaction de vous venger que vous êtes venu chercher en ce lieu ? L'intérêt de votre mere, & celui d'un pere qui vous est cher, ne sont-ils pas les premiers objets de cette grande entreprise ? Songez qu'ils n'ont plus que vous, que leur vie dépend de la vôtre, & que votre perte imprudente les livre pour

le reſte de leurs jours aux tourmens que leur prépare celui qui s'en eſt rendu le maître... Et Sophie, cher Solanges ! cette tendre amante à qui vous avez laiſſé de ſi douces eſpérances ; Sophie qui compte tous les momens depuis celui qui vous a ſéparé d'elle, qui, peut-être en larmes en ce moment, adreſſe au ciel les vœux les plus ardens pour la conſervation de vos jours, ne lui en devez-vous aucun compte ?

Au même inſtant le bruit des cors ſe fit entendre au loin dans la forêt.

Solanges nous prit, Charpentier & moi, par la main ſans me répondre ; & nous invitant au ſilence par le ſilence attentif qu'il

gardait lui-même, nous entendîmes bientôt le galop des chevaux qui s'avançaient de notre côté.

Cher St. Felix, brave Charpentier, mes amis, nous dit-il à voix basse, le moment approche ; je sens mon cœur s'élancer hors de moi ; je compte sur votre courage, mais guidez-moi par votre prudence.

Nous songerons, lui répondis-je, à Caroline, à votre pere & à Sophie, lui présentant dans ces trois noms chers tout ce qui pouvait contenir l'impétueuse ardeur où je le voyais.

La chasse ne paraissait pas être à plus de cinquante pas ; mais nous connûmes à l'instant qu'elle

qu'elle prenait une autre route, & qu'elle s'éloignait de nous.

Nous sortîmes de derriere un rocher où nous étions cachés; & nous nous disposions à la suivre, pour profiter de l'instant favorable que le hazard pouvait nous offrir, lorsque nous apperçûmes un cheval qui traînait son cavalier à travers le bois.

Nous l'eûmes bientôt arrêté. Ah! mes amis, nous dit le cavalier, secourez-moi, sauvez le Prince Adolphe... Adolphe! s'écria Solanges, en portant sa main sur un de ses pistolets.

L'occasion était plus belle que nous ne l'avions desirée; mais nous n'avions pas prévu que notre générosité trahirait

notre haine. Ses habits déchirés, couverts de ſang, cet état digne de pitié, nous rappella aux ſentimens d'humanité que les paſſions les plus violentes ne peuvent éteindre dans des cœurs vertueux : Solanges même ne put ſe réſoudre à le tuer de ſang-froid.

Rends graces au ciel, lui dit-il, de nous avoir faits plus honnêtes gens que toi : tyran, tu mérites la mort; mais nous t'accordons la vie pour réparer tes crimes.

Heureuſement Adolphe, qui avait perdu connaiſſance dans le moment où nous l'avions pris dans nos bras, n'avait pû entendre cette apoſtrophe, & je fis

ſur le champ comprendre à Solanges l'avantage que nous pourrions tirer de cet événement, quoiqu'il parût d'abord déranger nos projets ; car l'évanouiſſement d'Adolphe nous empêchait de pouvoir le faire aſſeoir à cheval, & il était trop peſant pour qu'il nous fût poſſible de le porter dans nos bras aſſez loin, pour que les gens de ſa ſuite, qui ne manqueraient pas de le chercher, ne nous découvriſſent bientôt.

Cet événement, dis-je à Solanges, eſt trop extraordinaire pour n'être pas un effet de la Providence : elle a remis en nos mains la vie de notre ennemi, mais nous ne mériterions pas la

protection visible qu'elle nous accorde, si nous en abusions par une lâcheté trop indigne de nous. Jamais la bonté du ciel n'accorda un bienfait pour commettre un crime.

Le bras de Dieu vient de s'étendre sur ce Prince coupable, c'est à lui qu'il est réservé de le punir ; il ne l'a réduit à cette extrêmité que pour toucher son cœur, & le rappeller à la vertu par notre exemple. En effet, si quelque chose est capable de ramener les méchans, ce sont les bienfaits d'une ame généreuse qu'ils ont persécutée.

Ces réflexions étaient trop du goût de Solanges, pour qu'il ne les suivit pas avidement ; son

cœur les avait déjà faites ; & paſſant tout-à-coup de l'excès de fureur, où je viens de le peindre, aux plus doux ſentimens d'humanité, il marqua plus d'empreſſement que nous pour rappeller à la vie le miſérable Adolphe, qui ouvrit enfin les yeux.

Ne nous reconnaiſſant point pour être de ſa ſuite, il nous demanda à qui il était redevable des ſécours qu'il recevait ; je me hâtai de lui répondre, pour prévenir quelqu'imprudence qui aurait pû échapper à Solanges.

Prince, lui dis-je, nous ſommes des étrangers arrivés depuis deux jours à votre Cour, & nous

ſommes venus ici pour ſuivre votre chaſſe ; nous béniſſons le ciel, qui nous a conduits ſur votre paſſage dans un moment ſi périlleux pour votre Alteſſe.

Au même inſtant nous entendîmes pluſieurs cavaliers qui cherchaient Adolphe, & que nous appellâmes à ſon ſecours.

Mes amis, leur dit-il, je dois le bonheur de vous revoir à ces étrangers ; leur figure annonce un rang diſtingué ; mais dans quelqu'état que le ciel les ait fait naître, je veux qu'ils ſoient traités comme des perſonnes à qui je dois la vie.

Quelques-uns des cavaliers s'étant détachés pour faire avancer une des voitures qui ſuivait

la chasse, Adolphe y fut placé & conduit au Château de K... après nous avoir recommandés à un de ses Gentilshommes.

Nous y fûmes aussi conduits avec beaucoup d'égards ; nous y fûmes logés avec distinction, & servis avec empressement.

Le Gentilhomme à qui nous avions été recommandés vint nous apprendre le soir qu'Adolphe n'avait reçu que quelques contusions légeres, que son Altesse l'avait chargé de nous remercier du service que nous lui avions rendu, & d'apprendre de nous à qui il en était redevable.

Je lui répondis que nous étions deux Gentilshommes

Français, que le Prince Henri, neveu de son Maître, honorait de sa bienveillance, & dont le nom ne lui serait peut-être pas inconnu; mais que nous le prions de ne nous faire connaître qu'à son Altesse elle-même.

Le Gentilhomme revint au bout de quelques heures nous renouveller les assurances de la reconnaissance du Prince, & nous avertir qu'il recevrait notre visite le lendemain dans la matinée.

Nous passâmes toute la nuit à raisonner sur notre situation. Si nos réflexions nous faisaient concevoir des espérances, d'autres réflexions venaient les détruire.

Solanges prétendait que nous aurions dû nous déclarer au moment où Adolphe, plein du premier mouvement de ſenſibilité, n'aurait pû ſe refuſer aux ſentimens de la reconnaiſſance.

Sans doute, lui dis-je, dans une ame généreuſe le ſervice que nous lui avons rendu ſuffirait pour éteindre tout reſſentiment, & pour nous vouer, au contraire, l'amitié la plus durable; mais nous devons mieux connaître le caractere du barbare Adolphe, dont la haine n'a pû s'affaiblir pendant un eſpace de près de vingt années. Je veux avec vous que la vûe du péril qu'il a couru, la crainte de la mort dont nous l'avons

ſauvé, ait pû lui inſpirer un moment de reconnaiſſance, mais quel fonds pourrions nous faire ſur un ſentiment puſillanime, inſpiré par la peur & bientôt démenti par ſa cruauté naturelle.

C'eſt après le danger, & lorſqu'il ſera tranquille, que nous pourrons compter ſur la vérité de ſes ſentimens : encore ne devons-nous nous y livrer qu'avec beaucoup de prudence & de retenue.

Nous paſſâmes, comme je l'ai dit, la nuit dans cette agitation, plus pénible que la certitude même d'un malheur conſommé.

On vint nous avertir vers les dix heures que le Prince, qui

avait paſſé une très-bonne nuit, nous attendait avec impatience.

Nous nous rendîmes à ſon appartement ; j'eus ſoin de recommander à Solanges de ne ſe livrer qu'avec beaucoup de retenue ; mais les careſſes d'Adolphe furent ſi vives, il nous embraſſa avec tant d'effuſion, ſes promeſſes nous parurent ſi ſinceres, que, malgré mes défiances, je ne puis blâmer Solanges de s'être découvert.

Il s'était jetté à genoux devant le lit d'Adolphe, & il le ſuppliait, en verſant un torrent de larmes, de lui rendre ſon pere & ſa mere.

J'étais reſté debout à quelque diſtance ; mais un mouvement

d'indignation que ce Prince n'avait pû retenir aux noms de Caroline & de Solanges ne m'était point échappé, & je tremblais de voir finir cette scène par quelqu'événement tragique.

Adolphe gardait le silence & paraissait méditer sa réponse : Solanges l'attendait en palpitant. Enfin, ce Prince reprit l'air avec lequel il nous avait reçus d'abord : Je suis trop heureux, dit-il à Solanges, de pouvoir payer de quelque maniere le service précieux que vous m'avez rendu.

Vous n'ignorez pas, sans doute, les justes raisons qui m'avaient porté à vouer une haine éternelle à votre pere; mais

la reconnaissance que je vous dois, en triomphe pour jamais en ce moment. Vous verrez votre mere, elle est ici ; son sort est moins à plaindre que vous ne le croyez ; & je vous promets de la remettre dans les bras de votre pere au moindre desir qu'elle en fera paraître.

Quant à lui, il y a peu de jours que j'appris qu'il vivait encore, quoique depuis long-tems il ait répandu le bruit de sa mort, & qu'après avoir récemment échappé à de nouveaux périls, il vient de retourner à Bruxelles, où il est à présent, chez le Baron de Wan... son beau-frere & votre oncle.

Un changement si subit & si

favorable me parut ſi peu vraiſemblable, que je reſtai quelque tems immobile dans l'attitude où j'étais ; mais cédant enfin à la reconnaiſſance qui m'entraînait vers Adolphe, & qui faiſait diſparaître tous ſes crimes de devant mes yeux, je me précipitai aux pieds de ſon lit, en prononçant mille actions de graces ; mais je fus bientôt obligé de quitter cette poſture pour relever Solanges, qui, accablé tout-à-coup d'un bonheur ſi peu attendu, était tombé ſans connaiſſance ſur le plancher.

Les effets de la joie peuvent être violens ; mais les ſuites n'en ſauraient être funeſtes. Solanges reprit bientôt ſes ſens, pour ex-

primer à Adolphe les transports de sa reconnaissance, dans les termes les plus touchans.

Ce Prince y parut extrêmement sensible; & nous ayant encore embrassés, il nous pria de nous retirer pour faire finir une scène qui l'attendrissait trop dans l'état ou il était, nous promettant de nous faire avertir dès le moment où la mere de Solanges ferait en état d'être vûe.

O Dieux! s'écria Solanges, lorsque nous fûmes rentrés dans notre appartement! O mon pere! je vais vous mener une épouse que vingt ans de malheurs ne vous ont rendue que plus chere! O ma mere! vous allez être rendue à un fils qui va vous adorer;

vous passerez de ses bras dans ceux d'un époux qui n'a pas cessé un instant de vous aimer ! O nature ! ô amour ! ô Sophie ! votre amant sera digne de vous ! O mon ami ! quelle sera notre joie ! Ne succomberons-nous pas à l'excès de tant de bonheur? La seule attente me trouble & me fait éprouver des mouvemens auxquels tous mes sens ne peuvent suffire... Tous les transports auxquels tant de personnes chéries vont être livrées, je les rassemble tous dans mon cœur. Cher St. Felix, aides-moi donc à supporter ma joie, je me meurs sous le poids de ma félicité.

Nous nous livrions depuis plus de quatre heures avec le

même emportement à l'abondance des ſentimens qui s'étaient emparés de nos ames, lorſqu'on vint demander Solanges de la part du Prince ; je me diſpoſais à le ſuivre, mais on me dit que ſon Alteſſe deſirait qu'il y alla ſeul.

Je compris aiſément qu'un reſte de honte lui faiſait deſirer d'être ſans témoin, dans une explication qui ne pouvait lui être avantageuſe.

J'attendis patiemment Solanges, ne penſant pas qu'il dût être ſi-tôt de retour d'une entrevue, où les plus tendres careſſes devaient être plus d'une fois répétées.

Je crus ne pas pouvoir mieux employer ce tems qu'à faire part

au Baron d'un bonheur si peu attendu. Je lui écrivis donc les projets que nous avions formés à Malines ; nos espérances, notre départ, nos craintes, nos résolutions désespérées, l'heureux accident qui avait mis Adolphe entre notre mains, les secours que nous lui avions donnés, sa reconnaissance enfin, & les fruits que nous en allions recueillir.

Je promettais au Baron de remettre bientôt dans ses bras sa chere sœur & Solanges ; & de rendre à M. de Juliers une épouse & un fils chéris, dont la tendresse allait le dédommager de toutes ses peines passées.

Je lui recommandais de mé-

nager à ce tendre pere l'excès du bonheur qu'il allait verser dans son cœur, & je finissais en le priant de faire part de tant d'heureuses nouvelles à M. de Maubrai & à l'aimable Sophie dont je lui apprenais les promesses.

Je chargeai le fidele Charpentier de ces dépêches, & je lui recommandai d'y ajouter les détails des circonstances dont il avait été le temoin.

Il y avait environ une heure qu'il était parti, & je ne croyais pas que la félicité universelle que j'avais promise au Baron fût retardée de plus que de quelques jours, lorsqu'on me rapporta Solanges avec la pâleur de la

mort ſur les lévres, & pouvant à peine reſpirer. Il n'avait pas entierement perdu connaiſſance ; mais l'état où il était, paraiſſait devoir faire appréhender pour ſa vie.

Je me gardai bien, dans l'altération où je le voyais, de lui faire aucune queſtion qui put redoubler ſes douleurs ; & quelqu'empreſſement qu'il parût avoir lui-même de me les communiquer, il était aiſé de voir qu'il en était trop ſuffoqué pour avoir la force de les répandre.

Les ſanglots arrêtaient à chaque moment ſa reſpiration ; je le fis mettre au lit ; il y reſta long-tems dans le plus profond ſilence, qu'il interrompait de

tems en tems par des ſoupirs longs & douloureux, & par quelques triſtes exclamations qu'il ſemblait adreſſer au ciel.

Je m'approchai de ſon lit; il tourna vers moi des yeux remplis de larmes; & me tendant la main, il faut mourir, me dit-il, toute eſpérance eſt perdue, nous avons trop compté ſur la vertu.

O ciel! m'écriai-je, le perfide Adolphe... J'aurais tort de m'en prendre à lui, reprit Solanges, & quoiqu'il cauſe toujours nos malheurs je ne puis plus l'en accuſer. L'infidelle Caroline....

Il n'en put dire davantage; & ſe couvrant le viſage de ſes

m'étais attendu à me précipiter dans ſes bras, & je ne me jettai qu'à ſes genoux.

Embraſſez-moi, cher Solanges, me dit-elle, en me relevant. Ah! mon Prince! il eſt charmant! Quel air noble! quelle figure intéreſſante! Les éloges que vous m'en avez fait ne m'avaient pas inſpiré la moitié de l'intérêt qu'il me fait éprouver. Embraſſez-moi donc encore, cher Solanges.

Quelle différence, cher St. Felix, de cet accueil à celui que j'avois cru preſſentir; je m'étais attendu à des déchiremens de cœur, dont j'avais craint de ne pouvoir ſoutenir la violence, & je recevais de ridicules éloges, de

de froides careſſes, dont la ſéchereſſe ſe communiquait à mon cœur, malgré les tendres tranſports qui l'avaient ébranlé longtems auparavant.

Si cette entrevue avait glacé mon cœur, jugez de l'effet que produiſit ſur lui le diſcours dont elle fut ſuivie.

Je ſuis extrêmement pénétrée, continua, ma mere, de la tendreſſe qui vous a fait entreprendre ce voyage; j'ai toujours beaucoup d'amitié pour votre pere, & je chercherai ſans ceſſe à vous en donner à tous deux toutes les preuves qui ſeront en mon pouvoir; mais un coupable égarement de ma jeuneſſe, que mille ſouvenirs

fâcheux me reprochent encore, n'a pû tenir contre les soins continuels, la tendre constance & les bontés infinies d'un Prince charmant, à qui j'ai voué pour jamais tous les sentimens de mon cœur. (*)

Chaque mot de l'infidelle Caroline semblait m'enlever une faculté de mes sens : mon sang s'arrêtait dans mes veines, & mes jambes qui se déroberent enfin de dessous moi, m'auraient encore laissé tomber aux pieds de ma perfide mere, si le lit du Prince ne m'eût soutenu.

(*) On demandera comment il se pouvait faire que le sort de Caroline fût ignoré, si elle était maîtresse d'Adolphe. Les Lecteurs doivent suspendre leur jugement sur cet article.

Il a ordonné qu'on me reconduisît, & qu'on ne prît pas moins de soin de ma santé que de la sienne. Ma mere m'a adressé quelques mots d'excuse & de consolation, auxquels je n'ai pas daigné répondre.

Vous voyez, cher St. Felix, continua Solanges, en me serrant la main, s'il me reste quelqu'espérance de bonheur sur la terre, pere, mere, maîtresse, tout est perdu pour moi, l'infortune & l'opprobre éternels sont le seul partage qui me reste.

Ce n'était pas dans une situation si accablante & si peu prévue que je devais chercher à présenter à l'infortuné Solanges des consolations que mon cœur

n'aurait pas plus goûtées que le ſien, le ſeul ſentiment pouvait ſe faire entendre dans cet excès d'abattement.

Ah! Solanges, lui dis-je, en l'embraſſant avec affection, le malheur, le déſeſpoir même, doit-il donc vous rendre injuſte? il ne vous reſte rien ſur la terre, & votre ami.... Viens, cher ami, dis-je, en le ſerrant plus fortement dans mes bras, viens mêler tes larmes aux miennes, n'en verſes pas une qui ne tombe dans mon ſein; fais paſſer toutes tes peines dans mon cœur, je veux être ſeul à les ſupporter toutes, & mourir mille fois pour t'en épargner une.

Quelqu'abſorbé dans ſa dou-

leur que fût Solanges, il ne put être insensible à ce vif transport de mon amitié ; il y répondit par les marques de la plus vive reconnaissance, lorsqu'on vint m'avertir que le Prince desirait de me parler.

Je ne pus concevoir qu'une idée favorable de cette nouvelle circonstance. Peut-être un mouvement de honte, dis-je à Solanges, peut-être un heureux retour nous ramene la faible Caroline : ah ! si la vertu conserve encore quelque pouvoir sur son cœur, comptez que je vous rendrai votre mere.

Vous vous êtes laissé trop accabler par le découragement où vous a jetté son infidélité ;

mais ſi la honte d'un changement ſi coupable a glacé les premiers mouvemens de la nature, croyez que l'amitié ſaura bien faire valoir tous ſes droits.

Je quittai Solanges, avec la réſolution d'employer toute l'éloquence du ſentiment & de la vertu pour ramener l'infidelle Caroline à ſon devoir; mais elle n'était plus dans la chambre du Prince lorſque j'y entrai.

Cette prompte diſparition me ſembla de mauvais augure, & la lettre qu'Adolphe me remit de ſa part pour M. de Juliers eut bientôt détruit le reſte des eſpérances que j'aurais pû conſerver. Elle contenait ces mots:

» Puiſque l'intérêt même de

„ mon fils ne peut me détermi-
„ ner à être à vous, les plus
„ cruels tourmens feraient inu-
„ tiles, & la mort feule peut me
„ féparer de celui qui peut feul
„ avoir mon cœur & ma foi.

Vous voyez, me dit Adolphe, que je ne fais aucune violence à la mere de Solanges, & qu'il ne peut avec juftice m'accufer de fon malheur; je voudrais, au contraire, pouvoir m'acquitter envers lui comme envers vous du fervice que vous m'avez rendu; mais Caroline gênée fans ceffe par la préfence de fon fils me preffe de l'engager à retourner inceffamment auprès de fon pere, & je ne puis lui refufer cette complai-

ſance, après la preuve que je viens de recevoir de ſon attachement.

Vous ne partirez pas cependant ſans emporter quelques marques de ma reconnaiſſance.

Ce n'était pas d'un Prince comme Adolphe que je devais attendre aſſez de généroſité pour prendre parti pour nous contre lui-même, heureux encore que ne nous regardant que comme des objets importuns, il ſe contenta de nous bannir de ſes États pour prix de lui avoir ſauvé la vie.

J'allai trouver Solanges qui, heureuſement, n'avait pas conçu des eſpérances plus favorables que les nouvelles que je lui apportais.

Ah ! me dit-il, c'eſt une grace que l'on nous fait de nous chaſſer de ce lieu d'ingratitude & de perfidie ; fuyons, cher St. Felix, & ne reſpirons pas plus long-tems un air infecté par les crimes.

Je fus charmé de trouver Solanges dans cette diſpoſition, & nous ne remîmes notre départ qu'au lendemain matin.

L'état dans lequel on m'avait ramené Solanges, le tems que j'avais paſſé chez Adolphe, m'avaient fait oublier l'imprudente précipitation avec laquelle j'avais fait partir Charpentier pour porter au Baron des eſpérances qui allaient le tromper bien cruellement.

Il ne nous reſtait plus que d'arriver aſſez promptement pour qu'il ne les eût pas encore partagées avec M. de Juliers.

Nous fîmes donc demander ſur le champ à ſon Alteſſe la permiſſion de prendre congé d'elle ; mais Adolphe nous fit répondre qu'il ſentait trop vivement les reproches que notre ſeule préſence lui ferait, pour ne pas nous prier de le diſpenſer de nos adieux. Il accompagna ce compliment de préſens conſidérables, & nous partîmes.

Il eſt aiſé de penſer que notre converſation ne roula pendant le chemin que ſur des ſujets bien triſtes ; le tableau des malheurs

de Solanges était sans cesse présent à nos yeux sous tous les points de vûes affligeans sous lesquels il pouvait se présenter.

Si jeune encore, & en si peu de tems, disait-il, avoir éprouvé tant d'infortunes! Que m'est-il donc réservé pour le reste des jours auxquels je suis destiné! Ce n'est pas, ajoutait-il, que par un sentiment de désespoir je déteste la vie qui est un présent du ciel, mais j'appréhende que tant de douleurs qui vont y être attachées ne me la rendent enfin insupportable.

Elles diminueront, au contraire, avec le tems, lui répondais-je, & vous les verrez s'éva-

nouir peu à peu. Une ame ſage & vertueuſe ne ſaurait être long-tems infortunée, elle a deux reſſources infaillibles, la nature des peines, qui eſt de s'affaiblir inſenſiblement d'elles-mêmes, & celles des conſolations de la ſageſſe, dont la force & l'efficacité s'augmentent de jour en jour. D'ailleurs, ſi les tendres ſentimens d'un pere, ſi le conſtant attachement d'un ami peuvent être de quelque ſecours dans l'affliction, vous ne ſerez pas privé de toute conſolation. Eh! quelles peines pourrez-vous ſentir que je ne puiſſe partager avec toute l'ardeur & la tendreſſe dont mon ame ſera capable?

Ah! cher St. Felix, votre amitié, ſans doute, eſt le ſeul bien qui me reſte ſur la terre, & qui m'attache à la vie; mais ſi elle peut ſuffire à la conſolation de mes peines, celles d'un pere infortuné, que je n'aurai jamais la force de ſupporter, emporteront la balance, & m'entraîneront avec lui dans l'abyme de douleurs qui nous eſt réſervé.

Si je plaignais ſincerement les malheurs du triſte Solanges, j'en tirais une ſorte de conſolation; elles avaient mûri ſon caractere; faible & emporté, livré tour-à-tour à l'accablement & au déſeſpoir, il ignorait la vertu la plus néceſſaire à l'humanité, celle de ſavoir ſouffrir;

& s'il pouvait soutenir l'épreuve cruelle à laquelle le sort venait de le réduire, il allait acquérir ce don du ciel que l'on attribue si vainement à l'étude, & qui ne peut être que le fruit de l'adversité.

Parmi tant de chagrins que je partageais, un autre, non moins grand, m'occupait vivement. Comment apprendre à M. de Juliers la funeste nouvelle qu'il nous était impossible de lui cacher? Il est vrai que j'avais affaire à un cœur si exercé par la douleur, qu'une nouvelle disgrace n'y pouvait gueres ajouter d'amertume; mais si Charpentier arrivait long-tems avant nous, si le Baron impatient de

faire partager à ſon beau-frere la joie que lui faiſait éprouver le retour de Caroline perdue pour eux depuis ſi long-tems, quels reproches n'avais-je pas à me faire de mon empreſſement indiſcret ?

C'était une action barbare que d'avoir fait rentrer la douce eſpérance dans ce cœur flétri depuis ſi long-tems par la douleur, pour l'en arracher enſuite avec tant de cruauté ; mon zele devenait plus inhumain que la haine d'Adolphe n'aurait jamais pû l'être.

Cette crainte nous fit donc faire autant de diligence dans notre retour, que s'il eût en effet été tel que nous l'avions eſpéré.

Je crus devoir prendre une précaution dans le cas que nous avions redouté, ce fut de faire rester Solanges après moi, afin d'éviter le premier choc des douleurs du pere & du fils. Je m'approchai donc seul, & le cœur serré de la plus vive crainte.

Nous avions appris à la derniere poste qu'il n'y avait pas plus de deux heures que Charpentier y était passé : je le fis demander en arrivant avant de paraître devant personne. Avez-vous remis ma lettre à M. le Baron, lui dis-je, & savez-vous s'il en a déjà fait part à M. de Juliers ?

M. le Baron est absent, me répondit Charpentier ; j'avais,

ſelon vos ordres, d'abord réſolu d'attendre ſon retour pour la lui rendre, mais les craintes que M. de Juliers a fait paraître lorſqu'il m'a vu arriver ſeul ont été ſi vives, que je n'ai pû me réſoudre à le laiſſer dans de telles allarmes, & je n'ai pas cru pouvoir mieux les calmer qu'en lui remettant la lettre dont M. le Baron devait toujours lui faire part.

O ciel! m'écriai-je, vous connaiſſez quelles étaient les intentions de mon cœur, inſpirez-moi donc, au moins, les moyens de conſoler celui que je vais accabler ſi cruellement.

J'allais, en effet, me retirer quelques inſtans à l'écart afin

de méditer les détours que je pourrais employer pour affaiblir le coup que j'allais porter à ce malheureux époux, mais il n'était plus tems.

M. de Juliers m'avait vu dans la cour à travers les vitres ; il était accouru au-devant de moi, il ne faisait que de sortir de son lit, ses cheveux flottaient sur ses épaules ; le désordre de son habillement annonçait celui où la joie venait de mettre son ame. Il était déjà dans mes bras au moment où je songeais à l'éviter, puis reculant de quelques pas comme pour douter de l'excès de son bonheur, mais en étant, en effet, si rempli, qu'il n'appercevait pas l'accablement où j'étais.

Ah ! ménagez-moi, me dit-il, en me tendant la main, & ſi vous m'apportez tous les biens que votre lettre m'annonce, ne m'accablez pas d'un torrent de plaiſir qui ſurpaſſe mes forces ; mais je vois que votre amitié a voulu me les ménager, vous n'avez voulu me faire goûter que peu à peu, mais à longs traits, le plaiſir d'embraſſer mon ami, mon fils & mon épouſe. Où ſont-ils ? Ah ! ne me les faites pas plus long-tems attendre, prodiguez-moi toutes les faveurs du ciel à la fois, & ne craignez pas de me cauſer des tranſports qui ne peuvent plus me faire mourir que de joie.

Quelle chûte, grand Dieu !

quel coup mortel j'allais porter à ce cœur enivré de délices ! Dans quel abyme de douleurs allais-je le replonger d'un ſeul mot !

Entrons, lui dis-je, en le prenant par la main, pour avoir, au moins, le tems de choiſir les termes les moins accablans. Je le conduiſis vers le premier ſiége qui ſe préſenta ; il voulait ſe lever pour m'en donner un autre, demeurez, lui dis-je, & ne quittez pas une poſture dont vous aurez beſoin pour m'entendre.

Alors je tâchai d'appeller mes idées, mais mon embarras redoublait ; je me ſentais le front humide des efforts que je faiſais pour arranger mes expreſſions ;

mon cœur éprouvait un épuisement qui se communiquait à mon esprit ; & j'ignore encore comment j'aurais fait pour continuer, si Solanges, qui avait cru moins de tems nécessaire pour apprendre cette funeste nouvelle à son pere, n'eût espéré y faire diversion par sa présence.

Il entra rapidement, & se jettant aux genoux de M. de Juliers, ô mon pere ! lui dit-il, en le baignant de larmes, que la tendresse éternelle d'un fils respectueux, vous fasse oublier le crime d'une épouse infidelle...

Je ne puis décrire l'effet subit de ce mot fatal sur le malheureux Juliers. Que l'on se re-

préſente, ſi l'on veut, un guerrier triomphant au moment où la victoire décidée répand ſur ſon viſage les rayons animés de la gloire & de la joie. Il eſt frappé d'un plomb mortel, ſes lévres pâliſſent, ſes traits ſe flétriſſent, ſes yeux s'éteignent, il chancelle, il tombe; tel fût M. de Juliers.

Nos ſoins furent long-tems inutiles, il reſta plus de deux heures entre nos bras ſans autre mouvement qu'une violente palpitation dans tous ſes membres, ſemblable à celui d'une victime qui a reçu le coup du ſacrifice, & qui ſe débat au pied de l'autel en luttant contre la mort.

Lorſqu'à force de ſecours il

eut enfin ouvert les yeux, il fut encore plus d'une heure ſans pouvoir trouver d'expreſſions à ſa douleur. Il nous embraſſa cependant pluſieurs fois, & l'attendriſſement fit couler quelques larmes qui parurent le ſoulager.

Ce que vous m'apprenez eſt apparemment certain, dit-il à ſon fils, & ce n'eſt pas légérement que vous avez enfoncé le poignard dans le cœur de votre pere. Il ne lui reſte plus d'eſpérance....

Hélas! répondit Solanges, j'ai le premier reçu le coup qui vous a frappé, & c'eſt à moi-même que l'infidelle a déclaré ſa perfidie en oſant me combler de careſſes.

M. de Juliers ne répondit rien, & garda profondément le silence; mais il laissait échapper de momens en momens des sanglots qui semblaient prêts à l'étouffer, & qui nous faisaient craindre de le voir retomber dans l'état dont nous venions de le tirer.

Je l'embrassai à mon tour, & le connaissant assez pour ne pas craindre de tirer de la raison & de la sagesse les consolations dont je voulais user avec lui, je lui fis voir de quel exemple serait pour son fils l'accablement où il se laissait aller; je vantai devant celui-ci la fermeté qu'il montrait en ce moment & que je voyais prête à le quitter.

Vous

Vous détruisez, dis-je à M. de Juliers, par votre exemple, le fruit de tous les conseils que vous avez donnés à Solanges. Il ne manquera pas de se livrer au désespoir au moindre événement, après avoir vu un homme de votre sagesse perdre ainsi le courage & s'abandonner à l'accablement.

Je ne blâme point le premier effet de votre sensibilité, on n'est pas maître des mouvemens de la nature, ils nous emportent parce qu'ils nous surprennent; mais lorsque la réflexion nous a donné le tems de reprendre nos forces, on doit se tenir ferme à la raison & ne se plus laisser abattre.

Je ſerais honteux moi-même, ajoutai-je, d'oſer faire des leçons de ſageſſe à celui à qui je dois le peu que j'en ai acquis ; mais ce ſont les fruits des conſeils que vous m'avez donnés, que je vous préſente aujourd'hui.

Solanges à qui je venais de donner des forces, fit voir plus de courage qu'il n'en avait encore montré ; & joignant les careſſes du ſentiment aux conſolations de l'amitié, nous parvinmes à remettre un peu de tranquillité dans le cœur de cet époux infortuné ; nous lui fîmes même prendre quelque nourriture dont il avait beſoin après une révolution qui lui avait cauſé un épuiſement ſi conſidérable.

Sa douleur n'éclatait plus par ſes tranſports, elle ne ſe faiſait entendre que par ſes ſoupirs. Solanges s'applaudiſſait de cette heureux changement ; mais je tremblais de voir recommencer cette ſcène de douleurs, à l'arrivée du Baron que l'on attendait à chaque inſtant.

Je paſſerai ſur toutes les inquiétudes que me donnait cette crainte, quoiqu'elles m'ayent cauſé un de ces momens de peines & de tranſes dont on ſe ſouvient toute la vie.

J'étais donc à offrir à M. de Juliers toutes les conſolations que je croyais propres à ſon état, lorſque le Baron entra. Je rappellai toutes mes forces en

le voyant, pour affecter une tranquillité qui était bien loin de mon cœur, & j'allai au-devant de lui pour l'embrasser.

La joie qu'il montra de nous revoir fut bientôt interrompue par l'accablement qu'il apperçut sur le visage de M. de Juliers. Ah! frere infortuné, s'écria celui-ci, en lui tendant les bras, ne pressentez-vous pas les malheurs qui vous menacent?

Ce début effrayant glaça le Baron : nous étions arrivés au moment que j'avais redouté; je voyais toutes les blessures de M. de Juliers prêtes à se rouvrir. Je pris le Baron par la main, & l'emmenant à l'autre bout de la salle, j'essayai d'évi-

ter encore cette nouvelle communication de douleurs qui ne pouvaient que s'accroître en se réunissant.

Le Baron marqua la plus vive surprise aux premieres paroles que je lui dis de l'infidélité de sa sœur ; il allait m'interrompre par mille questions, qui auraient renouvellés toutes les explications que je voulais écarter.

Je le priai de me donner son attention toute entiere, il m'écouta avec plus de patience ; mais je fus surpris de le voir garder un profond silence, après que j'eus achevé de lui apprendre tout ce que je savais de l'entrevue de Solanges avec sa mere.

On l'a trompé, s'écria-t-il tout-à-coup, en se rapprochant du lit de M. de Juliers. Mon frere, soyez sans allarmes, lui dit-il, en lui prenant la main, je connais ma sœur, elle ne saurait être infidelle, je réponds de son cœur; puisqu'elle vit, elle vous aime: on a trompé Solanges, vous dis-je.

Je vis M. de Juliers prêt à suivre cette flatteuse espérance; mais je me reprochais trop celle que je lui avais donnée, pour lui en laisser plus long-tems une si vaine & si frivole. Je présentai au Baron la lettre de sa sœur, qu'Adolphe m'avait remise lui-même de sa part, & que j'avais résolu de ne point montrer.

Il la lut, & me la rendit. M. de Juliers voulut auſſi la voir; & n'ayant pû ni l'un ni l'autre méconnaître l'écriture ni le ſeing de l'infidelle Caroline, ils ſe regarderent tous deux pendant quelques inſtans.

Enfin le Baron détourna la tête, comme pour ſe dérober à ſa confuſion, & M. de Juliers laiſſa tomber la ſienne juſques ſur ſa poitrine, ſans prononcer une ſeule parole.

Nous gardions tous quatre un morne ſilence, que nous interrompions de tems en tems par de profonds ſoupirs, lorſqu'un domeſtique vint nous tirer de cette léthargie, en nous apprenant qu'on venait de trou-

ver un voleur dans une remiſe qui ſervait à ſerrer du bois: on avait voulu s'en ſaiſir, mais il avait préſenté deux piſtolets, avec leſquels il avait contenu tous les domeſtiques. Nous nous ſaisîmes des nôtres qui étaient encore à nos équipages, que l'on avait apportés dans la ſalle où nous étions, & nous courûmes, Solanges & moi, dans la crainte où nous étions que le voleur ne ſe fit jour à travers les valets, & qu'ils ne le laiſſâſſent échapper, lorſque nous vîmes le brave Charpentier qui l'avait déſarmé, & qui nous l'amenait en le traînant par les cheveux.

Quelle ſurpriſe, lorſque nous

reconnûmes dans ce voleur le misérable St. André: l'approche d'un affreux ferpent cauferait moins d'épouvante à un enfant timide que cette rencontre imprévue ne nous caufa d'horreur. M. de Juliers, fur-tout, en fut si frappé, qu'il jetta un cri perçant, & perdit connaiffance fur le champ.

Nous effayâmes inutilement pour le faire revenir tous les fels & toutes les eaux fpiritueufes qui fe trouverent dans la maifon ; Solanges fe reffouvint d'un elixir dont le Prince Adolphe s'était fervi pour lui faire reprendre fes fens lorfqu'il s'était évanoui de joie aux pieds de fon lit, & dont il y avait

plusieurs bouteilles parmi les présens que lui avait fait ce Prince lors de son départ.

Il courut à la caisse qui les renfermait : Charpentier remit son prisonnier entre les mains des autres domestiques pour aider Solanges à l'ouvrir ; mais ce fut avec tant de précipitation, qu'ils la briserent, & qu'une de ces bouteilles s'étant échappée, roula sur le plancher, & après avoir perdu l'enveloppe qui la préservait, elle alla se briser contre un chenet.

Charpentier, qui s'était jetté à terre pour l'en empêcher, y resta sans connaissance ; & l'odeur ne s'en fut pas plutôt exhalée dans la chambre, que

nous nous ſentîmes tous ſuffoqués ſans pouvoir reſpirer.

St. André, qui, dès-lors qu'il avait vu la bouteille ſur le plancher, s'était bouché le nez & la bouche, fit ſigne d'ouvrir promptement toutes les portes & les fenêtres.

L'air s'étant renouvellé, nous ſentîmes l'uſage de nos forces revenir peu à peu, & nous prîmes dans nos bras M. de Juliers & le pauvre Charpentier, que nous tranſportâmes auſſi-tôt hors de cette chambre empoiſonnée.

St. André ſaiſit ce moment de trouble pour ſe ſauver; les domeſtiques qui le tenaient, n'ayant pas moins éprouvé que

nous les effets de ce poiſon ſubtil, avaient été contraints de l'abandonner, mais d'autres qui le rencontrerent fuyant dans la cour, le reprirent & le ramenerent après l'avoir lié.

Il ſe jetta à genoux à la porte de la chambre où nous étions, en nous ſuppliant de lui accorder la vie.

Parlez, ſcélérat, lui dis-je, & nous apprenez la cauſe de tant d'événemens funeſtes où vous n'avez, ſans doute, que trop part ; & s'il eſt poſſible de conſerver la vie à un méchant homme tel que vous, vous ne devez l'eſpérer que de votre ſincérité.

M. de Juliers était revenu à lui, & il y avait même appa-

rence que la privatioin de ſes ſens où il avait été, avait empêché qu'il ne reſſentît auſſi dangereuſement que nous les effets de la vapeur empoiſonnée.

Mais le pauvre Charpentier était reſté froid, ſans mouvement, & nous n'eſpérions rien de ſa vie. St. André l'apperçut étendu ſur un lit de repos où nous l'avions placé, & il nous demanda avant de nous ſatisfaire, la permiſſion de rendre la vie à ce malheureux, dont le ſang arrêté allait ſe refroidir peu à peu, & lui cauſer une mort certaine, ſi on le laiſſait plus longtems en cet état.

Nous acceptâmes promptement la propoſition de ce ſcé-

l'état, & nous le rendîmes responsable de la vie de cet honnête garçon.

St. André tira de sa poche un flacon, & après en avoir respiré lui-même à plusieurs reprises, il en frotta les tempes & les narines du pauvre Charpentier, qui ouvrit les yeux sur le champ.

St. André demanda que l'on allumât un grand feu, & ayant déshabillé le malade tout nud, il se fit apportet du vinaigre, dans lequel il versa quelques goutes de sa liqueur, & il l'en frotta par tout le corps.

Je n'ai jamais vu d'effet si prompt; en moins de deux minutes Charpentier recouvra l'usage de ses sens, & nous assura

qu'il ne ressentait pas plus de mal que s'il s'éveillait d'un sommeil doux & tranquille.

St. André nous invita à faire usage de cette liqueur salutaire, & nous n'en eûmes pas plutôt respiré dans nos mains, que nous sentîmes se dissiper tout-à-coup l'engourdissement qui nous était resté ; ma tête, qui était pesante, devint libre, & j'éprouvai ce bien-être que l'on ressent ordinairement au sortir d'un bain délicieux.

Ce service important que St. André venait de nous rendre, nous engagea à le traiter avec plus de douceur ; & jugeant de la sincérité de son repentir par l'effet de son zele, nous lui re-

nouvellâmes les assurances de l'entier oubli de ses coupables entreprises, s'il voulait nous expliquer, avec la vérité qu'il nous avait promise, les motifs qui l'avaient fait s'introduire ainsi furtivement.

Je crains bien, nous dit-il, quelque grande que puisse être votre générosité, que l'aveu de mes crimes ne vous fasse bientôt perdre les sentimens de bonté dont vous voulez bien m'assurer. Les excès auxquels je me suis porté sont plus faits pour vous révolter que pour vous toucher, & par humanité même vous vous croirez obligés d'étouffer un monstre tel que moi.

Quelqu'effet, cependant, que

mon récit puisse produire sur vous, je vous proteste qu'il sera dicté par l'exacte vérité.

Histoire du Pere André.

„ Je suis le fils d'un Apothi-
„ caire célébre de Paris : mes
„ parens me firent étudier la
„ science fatale qu'ils profes-
„ saient. Malgré mon penchant
„ pour le libertinage, je fis de
„ grands progrès ; mais je n'em-
„ ployai qu'à un usage criminel
„ les connaissances que j'acquis
„ dans cet art.

„ Je m'appliquai à la compo-
„ sitions des poisons les plus
„ subtils, & le premier essai que
„ je tentai fut sur une maîtresse
„ que je soupçonnai de m'être

,, infidelle , & cette malheu-
,, reuſe mourut au bout d'une
,, heure dans les plus cruelles
,, ſouffrances.

,, Je n'avais pas pris toutes
,, les précautions néceſſaires
,, pour enſevelir ce crime ; je
,, fus violemment ſoupçonné,
,, j'aurais bientôt été convain-
,, cu : je me ſauvai pour éviter
,, le ſupplice auquel je n'aurais
,, pû échapper. Comme j'étais
,, ſans argent, je me retirai au
,, Couvent des B.... Je montrai
,, tant de ferveur, que l'on m'en
,, donna l'habit au bout de quel-
,, ques ſemaines.

,, Mon deſſein n'était pas de
,, mourir dans l'obſcurité d'un
,, cloître ; mais je ne voulais

,, pas y faire inutilement un ſi
,, long ſéjour, & je ne m'étais
,, pas plié à une auſtérité ſi ri-
,, goureuſe pour n'en recueillir
,, aucun fruit.

,, Je redoublai d'application
,, pour mes devoirs, de zele
,, pour la maiſon; & comme je
,, montrais quelqu'intelligence
,, pour l'adminiſtration, on me
,, chargea de celle de la Com-
,, munauté, & j'en fus élu le
,, Procureur au bout d'une an-
,, née de profeſſion.

,, L'impuiſſance d'acquérir
,, des fonds, me fit trouver des
,, ſommes conſidérables dans les
,, coffres dont on m'avait remis
,, les clefs. Je les augmentai en-
,, core pendant un an; & ayant

„ trouvé une occasion favorable, je partis avec soixante mille livres que j'avois eu soin d'amasser en or.

„ J'avais trouvé à Bruxelles une fille débauchée que j'emmenai avec moi en Hollande ; mais ayant pris un train conforme au rang que je me donnai, ma dépense, & les pertes fréquentes que je fis au jeu, épuiserent bientôt ma fortune. Je vous crus propre à la réparer » dit-il à Solanges « je connus facilement que vous aviez l'ame sensible & le cœur généreux.

„ D'accord avec Julie, nous composâmes une histoire touchante dont vous fûtes la dupe ;

„ & ſon manége & ſes rigueurs
„ acheverent la ſéduction que
„ la pitié avait commencée.

„ De mon côté j'étudiais tout
„ ce qui pouvait m'attirer votre
„ confiance. Jeune & ſans ex-
„ périence, vous tombâtes bien-
„ tôt dans tous les piéges que
„ je vous tendis ; & ſans les
„ ſoins attentifs de M. de Ju-
„ liers & de votre ami St. Fe-
„ lix, vous étiez perdu ſans reſ-
„ ſource. Sans ceſſe enivré de
„ mes louanges & des plaiſirs
„ que je faiſais naître ſous vos
„ pas, vous aviez pris pour moi
„ tant d'amitié que vous n'aviez
„ pas fait difficulté de m'appren-
„ dre l'hiſtoire de votre mere,
„ & les perſécutions du Prince

„ Adolphe ; mais les tendres „ ſoins de M. de Juliers , votre „ ſoumiſſion, votre reſpect pour „ ſes moindres volontés, me fi- „ rent ſoupçonner que vous ne „ me faiſiez que la moitié de la „ confidence , & je ne doutai „ point que vous ne fuſſiez unis „ par d'autres liens que ceux „ de la ſimple amitié.

„ Je ne vous parlerai point „ de tous les différens projets „ que Julie & moi nous formâ- „ mes contre vous ; le moindre „ était de vous voler à la pre- „ miere occaſion. Elle vous „ ſuivit donc ſous le déguiſe- „ ment que vous aviez approu- „ vé ; vous partîtes, & je mar- „ chai ſur vos pas, ainſi que j'en

„ étais convenu avec elle. Elle „ n'eut donc pas beaucoup de „ peine à me rejoindre, lorſque „ M. de Juliers l'eut reconnue „ & chaſſée : les mauvais traite- „ mens que je reçus de vous à ... „ me firent naître l'envie de me „ venger à quelque prix que ce „ fût. J'allai trouver le Prince „ Adolphe : les précautions que „ l'on prit pour m'introduire, „ me firent connaître que ce „ tyran ne vivait pas ſans allar- „ mes au milieu de ſes ſujets.

„ Je lui racontai dans le plus „ grand détail tout ce que je „ ſavais de vous : je ne trouvai „ point ſa haine contre votre „ pere rallentie ; j'eus ſoin en- „ core de l'irriter, & il m'offrit

„ mille ducats pour me ſaiſir „ de ſon ennemi, & le lui ame- „ ner. Je les reçus avec tranſ- „ port, trop heureux de pou- „ voir ſatisfaire en même tems „ ma vengeance, & le beſoin „ que j'avais d'argent.

„ Je partis ſur le champ, & „ j'allai trouver à Liége quatre „ de ces ſcélérats qui s'y réfu- „ gient pour ſe ſouſtraire au „ ſupplice qu'ils ont mérité dans „ leur patrie.

„ Je les informai de mon „ deſſein, & les déterminai à „ partager les périls de mon „ entrepriſe, par l'appas d'une „ ſomme conſidérable que je „ leur promis.

„ Je découvris facilement

„ votre

„ votre retraite chez M. de „ Maubrai, mais n'ayant pû „ pendant huit jours ; que je „ paſſai aux environs de ſon Châ- „ teau, trouver une occaſion „ favorable, je vous ſuivis lorſ- „ que vous en partîtes, juſques „ à Malines, où je parvins enfin „ à me ſaiſir de M. de Juliers, „ par un ſtratagême qui réuſſit „ ſelon mes eſpérances, & qu'il „ aura pû vous apprendre ainſi „ que la ſuite de ſon hiſtoire.

M. de Juliers prit alors la parole, & nous raconta, pour donner le tems de reprendre haleine au miſérable St. André, comment étant ſur la porte de l'auberge, où nous étions deſcendus depuis quelques heures, il

avait vu tranſporter dans la maiſon voiſine un malheureux, dont les cris lamentables avaient ému ſa compaſſion ; il l'y avait ſuivi pour lui procurer les ſecours qui dépendraient de lui ; mais à peine y fût il entré que ceux qui portaient le malade, & le prétendu malade lui-même, s'étaient jettés ſur lui, l'avaient terraſſé, lui avaient fermé la bouche avec un mouchoir, l'avaient lié & tranſporté par une porte de derriere dans une chaiſe de poſte, dans laquelle on l'avait fait éloigner avec la plus grande diligence.

Heureuſement le troiſiéme jour, ou plutôt la troiſiéme nuit de leur route ; car ils avaient

soin de se tenir écartés du chemin pendant tout le jour, heureusement donc, continua M. de Juliers, un des chevaux qui conduisait la châise s'abattit dans un mauvais pas, & le scélérat qui la conduisait n'ayant pû dans l'obscurité se dépêtrer assez promptement, la roue lui passa sur le corps.

Ses camarades furent obligés de le laisser dans une auberge, pour pouvoir continuer leur route.

Le Chirurgien qui fut appellé pour panser ce misérable, déclara qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre, & que le ministere d'un Prêtre lui était plus nécessaire que le sien.

Le ciel toucha le cœur de ce malheureux ; & voyant sa mort prochaine, il déclara avec plusieurs autres crimes le complot auquel il avait part.

Le Baron qui avait enfin découvert les traces de mes ravisseurs, s'arrêta dans cette même auberge pour prendre de nouveaux éclaircissemens ; & ayant appris ce qui venait d'y être révélé par le malheureux qui ne faisait que de rendre les derniers soupirs, il ne douta point que je ne fusse le prisonnier dont il était question ; il demanda main-forte, & à la tête de dix cavaliers, il nous atteignit à la pointe du jour.

Mes conducteurs s'étant ap-

perçus qu'ils étaient pourſuivis par un nombre ſi conſidérable, m'abandonnerent avec la chaiſe, & ſe ſauverent par différens ſentiers.

Je ne doutai point, en leur voyant prendre la fuite, qu'ils ne fuſſent pourſuivis, & prêts d'être atteints; le bruit des chevaux, que j'entendis bientôt, ne me laiſſa plus de doute, & je me proſternai à genoux dans la chaiſe, autant que mes liens purent me le permettre. Je remerciai le ciel dans toute l'abondance de mon cœur du ſecours ineſpéré que je recevais de ſa bonté; mais quelle fût ma ſurpriſe & ma joie, de me voir à l'inſtant dans les bras de mon

frere ; moi qui dans deux jours au plus tard allais tomber dans les mains du cruel Adolphe.

Cette ſituation n'eſt pas une de celles que l'on peint avec des expreſſions connues, des termes ordinaires. Les larmes, les cris de joie, mille embraſſemens donnés & rendus, ſuffirent à peine pour exprimer nos tranſports.

On pourſuivit inutilement pendant quelque tems mes raviſſeurs, & nous reprîmes la route de Bruxelles, après avoir amplement récompenſé les cavaliers qui avaient accompagné mon frere.

Nous trouvâmes ici votre lettre, qui nous cauſa les plus vi-

ves inquiétudes ; je voulais même repartir sur le champ pour vous détourner d'un projet si périlleux ; mais mon frere me fit observer que quelque diligence que nous pussions faire, elle serait inutile, puisque, sans doute, vous deviez déjà être arrivés à S. S. : & il ne nous resta plus que des vœux à faire pour votre conservation.

Ta vengeance n'est pas, sans doute, satisfaite, scélérat, dit Solanges à St. André, outré des traitemens que son pere avait essuyés, acheves de nous apprendre tes nouveaux projets.

„ Ce n'est pas seulement le „ soin de la mienne qui m'ame„ ne ici, » répondit St. André, «

„ celle du perfide Adolphe, à
„ qui vous avez ſauvé la vie, ne
„ m'y conduit pas moins; & vos
„ cœurs généreux ont été trom-
„ pés, lorſqu'ils ont cru ce Prin-
„ ce cruel capable de quelque
„ ſentiment de reconnaiſſance.
„ Le crime eſt ſon exiſtence, la
„ haine eſt ſa vie; & tant qu'il
„ reſpirera, croyez que la vôtre
„ ne ſera jamais en ſûreté.

„ La liqueur mortelle dont
„ vous venez d'éprouver l'effet,
„ n'eſt pas le ſeul préſent funeſ-
„ te que vous ayez reçu de lui,
„ tous ſont empoiſonnés. J'ai
„ moi-même compoſé le venin
„ dont ils ſont imbibés, ſans ſa-
„ voir alors quels étaient les mal-
„ heureux auxquels ils étaient

„ deſtinés. Si le ſervice que vous „ lui avez rendu eût été moins „ public, vous ne ſeriez pas „ ainſi ſortis de ſes États. Il a „ craint d'indigner par une ac„ tion ſi atroce tous ſes ſujets „ qui n'attendent, peut-être, „ qu'une occaſion de révolte; „ & ſi cette conſidération vous „ a fait échapper de ſes mains, „ vous n'en êtes pas plus à l'abri „ de ſa vengeance.

O ciel! s'écria Solanges, des hommes ſi méchans peuvent-ils être l'ouvrage de tes mains!

„ Mais, continua St. André, „ qu'il cherche à l'avenir d'au„ tres complices de ſes crimes, „ je renonce pour jamais à ſer„ vir ſes fureurs, dont je ne man-

„ querais pas de devenir bientôt
„ la victime, après en avoir été
„ le ministre.

Le récit de St. André nous avait rendus immobiles ; l'excès de tant d'horreurs nous avait glacés : peut-être la juste crainte que nous inspirait la haine insatiable du barbare Adolphe avait-elle aussi quelque part à l'anéantissement où nous étions plongés. En effet, quel asyle pouvions-nous espérer contre un Prince si cruel ?

Après un long silence, nous consultâmes si nous pouvions rendre la liberté au coupable St. André, & si la prudence n'exigeait pas que nous nous assurassions de lui, jusqu'à ce que nous

fussions convaincus de la sincérité d'un repentir si précipité.

Après le service qu'il nous avait rendu, & la parole que nous lui avions donnée, notre dessein n'était certainement pas de le livrer entre les mains de la Justice ; mais dans le trouble où nous étions, nous n'avions eu ni le tems ni la précaution de défendre aux domestiques de parler de ce qui venait d'arriver, & ils n'avaient pas manqué de se vanter dans tout le voisinage qu'ils venaient d'arrêter un voleur.

Le bruit s'en était bientôt répandu ; & le Prévôt, par égard & par zele pour le Baron, était promptement accouru chez lui à la tête de ses archers ; les do-

meſtiques l'avaient introduit ſans nous avertir, & nous le vîmes entrer avant que d'avoir été prévenus de ſon arrivée. St. André, qu'il trouva portant encore les cordes dont les valets l'avaient lié, lui fit aiſément connaître le criminel pour lequel on l'avait appellé; & quelques choſes que nous pûmes dire pour ſa défenſe, le Prévôt nous aſſura que le devoir de ſa charge l'obligeait de s'en ſaiſir, ſans qu'aucune condeſcendance pût l'en diſpenſer.

Nous étions loin de nous réjouir de nous voir ainſi délivrés d'un de nos perſécuteurs, celui qui nous reſtait était bien plus dangereux.

Cependant la protection du

ciel ſemblait s'être déclarée pour nous, en ne permettant pas à notre généroſité de ſauver un de nos ennemis.

Je fis faire cette réflexion à Solanges & à M. de Juliers, dont la philoſophie n'était pas de celles qui refuſent les douces conſolations que nous offre la religion, & qui ſont, peut-être, les ſeules efficaces.

C'eſt une grande reſſource pour un conſolateur que de pouvoir appuyer ſes eſpérances ſur la juſtice céleſte ou ſur la miſéricorde Divine. (*)

(*) Si quelqu'un de mes Lecteurs ſe rebute ou ſe fatigue des réflexions que me dicte ma reconnaiſſance pour les ſecours que j'ai tirés des principes de la religion, il peut fermer ce livre ; ce

Ce fut pendant long-tems le feul foulagement que j'ofai offrir à leur douleur ; leur ame rejettait comme d'elle-même tout ce qui fe préfentait fous l'apparence du plaifir.

Si quelquefois j'étais affez heureux pour rencontrer un fujet de converfation qui fût propre à les intéreffer, je m'applaudiffais en moi-même de cet inftant de diverfion ; mais dans le moment où je croyais être parvenu à les diftraire de leur continuel abattement, ils fe regardaient, leur cœur fe chargeait ;

---

n'eft pas pour lui que j'ai écrit ; le cœur ingrat qui n'eft pas pénétré de gratitude pour les biens qu'il a reçus de la bonté de Dieu dans fes adverfités, ne faurait être fenfible à celle des autres.

& leurs yeux qui se remplissaient bientôt de larmes, recommençaient leur triste office.

Il ne me restait plus alors que de m'affliger avec eux ; & les journées entieres se passaient ainsi à pleurer, sans avoir songé le plus souvent à prendre quelque nourriture ; il semblait que les larmes fussent devenues notre unique aliment.

La douleur du Baron était sombre, & si nous n'en eussions connu la cause, nous l'aurions cru méditer quelque projet sinistre. Celle de M. de Juliers paraissait quelquefois céder à la force de son caractere, & vouloir se dissiper devant quelques rayons de sagesse qui voulaient

ſe faire jour à travers ſa triſteſſe ; mais le nuage était encore trop épais & trop proche de ſon cœur ; il le recouvrait bientôt, & le replongeait dans les ténébres de la triſteſſe.

Pour celle de Solanges, ſouvent aigrie par ſa vivacité naturelle, il s'emportait quelquefois en imprécations contre l'injuſte cruauté du ſort ; & ſi dans ce moment je m'empreſſais à lui offrir quelques conſolations, je le voyais prêt à me dire des injures, à moi, qui aurais ſacrifié ma vie pour faire le bonheur de la ſienne ; mais je n'étais plus cet ami faible qu'un ſoupçon offenſait ; l'héroïſme de l'amitié s'était emparé de mon cœur, il n'y a

point de duretés que je n'eusse essuyées, point d'humiliations que je n'eusse éprouvées ; j'aurais consenti à un siécle de peines, pour lui épargner celles que je lui voyais souffrir.

Je dois cependant avouer que ces momens furent les plus douloureux que j'aie éprouvé de ma vie : ce n'était pas, comme autrefois, mon amour-propre offensé qui se déguisait sous l'apparence de ma sensibilité blessée, c'était ma tendresse pour des amis si chers, c'était mon cœur qui saignait de ne pouvoir trouver des remédes à leurs maux.

Je voyais quelquefois Solanges me quitter & s'enfermer longtems avec M. de Juliers : ils

ſemblaient plus tranquilles & plus contens lorſqu'ils reparaiſſaient. Quelle diſgrace pour moi de ne pouvoir contribuer par quelque choſe à ces momens de ſoulagement ! J'accuſais la ſtérilité de mon eſprit, & je m'indignais contre moi-même de ne pouvoir imaginer des conſolations qu'ils ſemblaient avoir trouvées ſans mon ſecours.

Quelquefois auſſi mon cœur leur faiſait des reproches de les partager ſans lui, tandis que mon unique occupation, mon unique deſir, était de leur en procurer.

Enfin, il ne me fut plus poſſible de reſter dans cet état d'anxiété, je réſolus de me cacher

dans la chambre de M. de Juliers, où Solanges & lui se retiraient ordinairement après le dîner ; il y avait peu de tems que j'y étais lorsqu'ils y entrerent.

M. de Juliers s'assit ; Solanges le serra dans ses bras à plusieurs reprises, & ils verserent tous deux quelques larmes, en adressant au ciel toutes les plaintes que leurs continuelles infortunes leur avaient rendues si familieres.

Dieu, sans doute, n'a pas voulu que nous trouvassions le bonheur au milieu du monde, dit M. de Juliers, & les perpétuelles adversités qu'il nous y fait éprouver, sont des marques certaines que sa volonté nous

deſtine à une vie différente de celle que nos paſſions nous avaient fait choiſir plutôt que notre raiſon.

Je ſuis pénétré de cette vérité ; mais vous, mon fils, ſi jeune encore ! eſt-il poſſible que vous ſentiez comme moi la néceſſité de la retraite ? Le cœur encore rempli d'amour, pouvez-vous conſentir à quitter, à renoncer ſans retour à toutes les idées de bonheur que la tendreſſe de Sophie vous avait promiſes ? Le déſeſpoir de la perdre, le devoir que vous vous faites de me ſuivre, ne ſont-ils pas les ſeuls motifs qui vous portent à prendre une réſolution ſi précipitée pour votre âge, & ſi peu

conforme à votre caractere ?

Je ne cacherai point à mon pere, à mon ami, dit Solanges, les regrets douloureux que me coûte la perte que je fais de ma chere Sophie ; mais une autre perte qui ne m'eſt pas moins ſenſible, c'eſt celle d'un ami qui partage également mon cœur avec elle, c'eſt St. Felix que je regrette ; je le connais, il mourra de chagrin, & l'abandon que vous lui faites de toute votre fortune, ne le conſolera jamais de notre perte.

L'éloignement que vous lui connaiſſez pour la vie monaſtique vous a empêché de lui communiquer le deſſein où nous ſommes de l'embraſſer ; vous avez

il eſt d'une naiſſance illuſtre, & les biens que nous lui aſſurons ne manqueront pas de déterminer M. de Maubrai en ſa faveur. Ah ! mon pere, la ſeule conſolation qui puiſſe me reſter, après la néceſſité de me ſéparer de deux perſonnes ſi cheres, eſt celle de les réunir pour jamais.

M. de Juliers touché juſqu'aux larmes de la réſolution de Solanges, l'avait regardé avec cette douce ſatisfaction d'un cœur pénétré de tendreſſe & d'admiration pour l'objet qu'il aime. Ah ! mon fils, lui dit-il, en le ſerrant dans ſes bras, tu ne méritais pas tes malheurs ; à tant de vertus, quel eſt le monſtre qui peut refuſer de te reconnaître ?

Pour

Pour moi, mon cœur ne pouvant plus contenir les tranſports dont il était gonflé, ils me trahirent bientôt, & je courus me précipiter dans le ſein d'un ami ſi généreux.

Tout ce que la reconnaiſſance, l'amitié, la nature peuvent faire éprouver à des cœurs attendris depuis long-tems par l'infortune, fut en ce moment communiqué, rendu, partagé, ſenti par les nôtres, avec des mouvemens, des effuſions, des tranſports, qui ne peuvent être connus que par ces ames privilégiées que la nature a douées de toutes les facultés du ſentiment.

Eh bien! chers amis, dis-je, après cette ſcène touchante à

Solanges & à M. de Juliers, êtes-vous donc si malheureux ? & quand les tendres sentimens de l'amitié vous restent, ses douces consolations ne peuvent-elles suffire à vos cœurs ? Que vous importe le monde & ses préjugés, le bonheur & le malheur dépendent de nos propres affections, de notre satisfaction intérieure, & non pas de l'injuste prévention d'autrui : ôtez la santé & le bon témoignage de soi-même, tous les biens sont d'opinion ; ôtez les douleurs du corps & les remords de la conscience, tous les maux sont imaginaires.

Votre philosophie, mon cher St. Felix, me répondit M. de

Juliers, vous fait regarder avec trop de mépris ce que vous appellez les préjugés ; la honte qu'ils impriment sur certaines actions, sont la punition des fautes, comme le supplice l'est des crimes ; ce sont les loix tacites de la société, elles ne doivent pas être moins respectées que celles de l'État ; & celui qui a pû les offenser jusqu'à troubler le bon ordre, ne doit pas attendre le jugement du public qu'il a offensé, il doit se bannir de la société, pour n'en être pas retranché par une condamnation universelle.

Quoi de plus respectable que l'honneur & les mœurs ? Otez ces deux freins des passions, &

tous les crimes paraîtront bientôt en foule. J'ai méprisé le plus sacré des devoirs, le saint nœud du mariage, sans lequel les hommes tomberaient inévitablement dans la dépravation, les femmes dans l'ignominie, les enfans dans la misere, toute la société dans la confusion & dans le crime.

Vous voyez dans quel abyme de maux une seule faute a entraîné & les auteurs qui l'ont commise & le triste objet qui en est le fruit. Ce n'est pas la vengeance céleste qui punit des coupables lorsqu'elle nous traite avec tant de sévérité, c'est la bonté Divine qui veut effrayer ses enfans, & les contenir par

la crainte dans les bornes de la vertu ; n'eſt-ce pas moi qui, en ſéduiſant celle de Caroline, lui ai appris à ſuccomber, en la conduiſant dans le chemin du crime ? Si des excès ſi honteux euſſent été récompenſés, quel exemple ſéduiſant pour mon fils, dangereux pour les ſiens, pernicieux pour toute la ſociété !

Ne vous y trompez pas, mon ami ; on confond trop ſouvent les préjugés & les principes ; on crie trop après l'injuſtice de l'opinion, l'extrême ſévérité même renferme plus d'humanité qu'on ne penſe : à celui qui a commis une faute, il ne doit reſter que l'opprobre pour partage ; c'eſt le ſeul moyen de lui

en faire conserver le repentir.

Ce fut en vain que j'entrepris de justifier M. de Juliers à ses propres yeux : bien différent de ceux qui accusent sans cesse l'injustice du sort, il regardait encore la chaîne immense de ses malheurs comme une peine trop légere.

O Dieu ! s'écriait-il, dans l'amertume de son cœur, je suis seul coupable, que ne rassemblez-vous sur moi tous les traits de votre colere ? Je les supporterai sans murmure, mais c'est trop me punir que de frapper ainsi toutes les personnes qui me sont cheres. Pourquoi avez-vous abandonné mon épouse ? Pourquoi avez-vous accablé mon fils ?

Je devais porter à la fois & le châtiment des faibleſſes de l'une, & la honte dont j'ai couvert l'autre. Ne pouviez-vous me rendre ſeul miſérable ſans envelopper dans cette punition des ames innocentes ? Mais je ſaurai prévenir votre juſtice, & je rentrerais par choix dans l'abyme de douleurs où je ſuis, quand je n'y ſerais pas forcé par le funeſte cours qui m'en fait une loi néceſſaire.

Ce ſerait mal connaître la clémence Divine que de ne pas prévoir les fruits d'un repentir ſi vif & ſi ſincere. Du ſein de tant d'infortunes vont naître des jours ſereins, & un moment de félicité va payer au

vertueux Juliers le prix de vingt ans de malheurs.

Peut-être ſatisfais-je trop tôt la curioſité de mes Lecteurs. Pour rendre ces Mémoires plus intéreſſans, & pour leur donner les graces d'un Roman, j'aurais dû ne laiſſer entrevoir que peu à peu, & dénouer avec plus d'adreſſe le fil de cette Hiſtoire touchante ; mais à meſure que j'approche de cet inſtant heureux, mon cœur ne peut contenir les mouvemens de joie qui le rempliſſent, & ma plume échappe de ma main pour me les retracer encore.

Je n'ai donc plus qu'à écrire le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible les différens événe-

mens qu'il me reste à dévoiler. Ah ! loin de chercher à les étendre, que ne puis-je les rassembler tous en un seul trait sous les yeux du Lecteur, afin de le faire jouir à la fois de tous les sentimens délicieux que leur souvenir me fait éprouver en ce moment.

J'ai dit que ce fut en vain que j'employai toute l'éloquence du cœur pour détourner Solanges & M. de Juliers d'une résolution si désespérée. J'allai trouver le Baron, dans l'espérance de l'engager à joindre ses représentations aux miennes, pour les détourner d'un projet que le seul excès de la douleur avait pû leur faire imaginer : il

était ſorti ; mais ayant appris de ſes domeſtiques que je pourrais le rencontrer chez un de ſes amis que je connaiſſais, je me hâtai d'aller l'y joindre. Je ne l'y trouvai point ; mais j'y appris une nouvelle bien importante qui était publiquement confirmée depuis huit jours, & que notre retraite ſeule nous avait laiſſée ignorer.

Les ſujets d'Adolphe ne pouvant plus ſupporter ſa tyrannie, s'étaient révoltés, & avaient fait connaître à ce Prince toutes les extrémités où peut ſe porter un peuple ſéditieux.

Son Palais avait été ſaccagé ; pluſieurs de ſes courtiſans avaient été maſſacrés, & il n'é-

tait parvenu lui-même à ſauver ſa vie qu'en prenant la fuite, déguiſé ſous les habits d'un Payſan.

Lorſque la premiere fureur du peuple avait été appaiſée, les différens ordres de la Nobleſſe s'étaient aſſemblés, ſuivant les loix du pays, & avaient élu, pour lui ſuccéder, ſon neveu, ce jeune Prince vertueux, dont il eſt parlé dans la huitiéme Lettre de ces Mémoires.

Nous avions trop éprouvé ſa protection, Solanges & moi, pour que je ne duſſe pas me flatter d'en recevoir encore quelques marques; & cette nouvelle me fit ſur le champ concevoir l'eſpérance de ramener Caroline

à ſon devoir. Si la délicateſſe de M. de Juliers l'empêchait de lui rendre ſa tendreſſe, l'intérêt de ſon fils ne lui permettait pas de lui refuſer ſa main, quelque coupable qu'elle pût être.

Je retournai ſur le champ au logis pour conſulter le Baron ſur ce projet, en me hâtant de lui faire part de cette nouvelle intéreſſante ; mais il en était déjà inſtruit, & cependant je ne le trouvai point diſpoſé à entrer dans mes vûes.

Comme il ne m'en donna aucune raiſon ſatisfaiſante, je n'en conſervai pas moins la réſolution de les exécuter.

L'éloignement que le Baron avait fait paraître pour cette ré-

conciliation, me fit craindre d'en trouver une plus difficile encore à vaincre dans M. de Juliers. Je voulais, d'ailleurs, s'il était poſſible, faire paraître Caroline ramenée à ſon devoir par le ſeul repentir, & cette derniere raiſon me détermina à partir ſans les avoir conſultés ni l'un ni l'autre, leur donnant ſeulement pour prétexte de mon abſence, la viſite que j'avais promis de faire à M. de Maubrai.

Ma diligence fut extrême ; je craignais que la malheureuſe Caroline ne fût du nombre de ceux que la fureur du peuple avait proſcrits, ou que la ſévérité des loix recherchait pour

avoir eu part aux exactions qui s'étaient commiſes ſous le régne d'Adolphe.

Je ne doutais point que mes prieres & les intérêts de Solanges n'obtinſſent ſa grace auprès du Prince Henri, qui avait déjà pris poſſeſſion du Gouvernement.

Ce que j'avais prévu était arrivé ; mais ſi mes craintes furent confirmées à la premiere queſtion que je fis, les eſpérances que j'avais fondées ſur la protection du Prince généreux ne furent pas trompées.

Je ſerai charmé, me dit-il, en m'embraſſant avec ſa bonté ordinaire, que la premiere grace que j'aurai à accorder ſoit à

votre recommandation ; perſuadez bien la mere de Solanges que ſon ſort dépend entiérement de vous ; mais je ne vous cache point que j'eſpere peu de retour à la vertu de la part d'une perſonne qui a été la favorite.... La bienſéance l'empêchant d'inſulter au malheur de ſon oncle ; il n'acheva pas.

C'eſt ici, comme je l'ai déjà dit, que je voudrais pouvoir réunir tant d'événemens qu'il me reſte à retracer ; mais ils ſont ſi multipliés & ſi rapides, que, lorſque je veux les recueillir, ils m'échappent, comme le ſable gliſſe des mains lorſqu'on veut le ramaſſer.

On m'amena bientôt, par

l'ordre du Prince Henri, cette femme coupable qui faiſait la honte & le malheur de mes plus chers amis.

J'avais à peine commencé à lui expliquer le ſujet de mon voyage, le but de mes deſirs, & ce qu'elle pouvait eſpérer de la clémence du Prince, que le Baron, que je croyais à Bruxelles, entra comme un éclair, & lui avait déjà plongé ſon épée dans le ſein, avant que j'euſſe eu le tems de le reconnaître.

Cruel! qu'avez-vous fait, m'écriai-je? J'ai vengé l'honneur de ma famille, & lavé ma honte dans le ſang d'une femme criminelle. Sa mort fut réſolue dans mon cœur dès le moment

où j'appris la dépoſition du monſtre à qui elle s'eſt livrée, & j'en formais le projet funeſte à l'inſtant où vous êtes venu me communiquer le vôtre.

Je vous ai ſuivi de près ; je me ſuis préſenté au Prince Henri, j'ai appris de lui que vous étiez avec elle en ce moment ; je l'ai trouvé propre à l'exécution de mon deſſein : vous ſavez le reſte.

Si je ſuis coupable d'avoir abuſé de ſa confiance pour venger l'honneur de ma maiſon, & celui d'un ami malheureux, qu'il me puniſſe d'avoir arraché de la main du bourreau une miſérable prête à être livrée au ſupplice qu'elle a mérité.

La malheureuſe victime du Baron était étendue à ſes pieds ; je n'oſais appeller du ſecours, & il me paraiſſait bien loin d'être diſpoſé à lui en donner. J'eſſayai, cependant, de la relever, & de la remettre ſur le ſiége dont elle était tombée.

L'endroit où nous étions était le plus obſcur de l'appartement ; je l'avais choiſi exprès pour épargner le grand jour à la confuſion de Caroline. O Dieux ! quelle eſt la ſurpriſe du Baron, il ne voit qu'une étrangere inconnue dans celle qu'il a crue ſa ſœur.

Mes yeux me trompent-ils ? s'écrie-t-il avec effroi : ma juſte fureur eſt-elle trahie ?...

Non, répond d'une voix mourante celle que je ſoutenais dans mes bras, votre vengeance eſt légitime; & ſi le ciel, qui me punit enfin d'une maniere auſſi juſte qu'étonnante, daigne prolonger mes coupables jours d'un inſtant, je vais l'employer à juſtifier l'innocence, & dévoiler un myſtere affreux que nul autre ne pourrait vous expliquer. Vos ſoins ſont inutiles, ajouta-t-elle, en voyant que je cherchais à la ſecourir; arrêtez ſeulement mon ſang un inſtant, de peur qu'une faibleſſe ne m'empêche d'achever le récit qui me reſte à vous faire.

„ Au moment où le Prince „ Adolphe apprit que l'un des

„ étrangers qui lui avaient ſauvé „ la vie était le fils de votre „ ſœur infortunée, & que le „ ſujet de ſon voyage était de „ venir la lui demander, il ſen- „ tit qu'il ne pouvait, ſans paſ- „ ſer pour un monſtre d'ingra- „ titude, refuſer la liberté de „ cette malheureuſe mere, à „ un fils dont il tenait la vie; „ mais toute eſpece de vertu „ était étrangere à ſon cœur; „ & loin que le ſervice que vous „ veniez de lui rendre excitât „ dans ſon ame quelque mou- „ vement de reconnaiſſance, il „ ne ſentit que l'indignation „ d'être redevable de la vie au „ fils de ſon mortel ennemi, & „ ce ſentiment affreux lui fit

„ naître l'idée d'une vengeance,
„ dont la noirceur ne doit point
„ avoir d'exemple.

„ Il promit à Solanges de lui
„ rendre ſa mere, ſi elle y con-
„ ſentait; mais au lieu de la lui
„ faire voir, il m'engagea à te-
„ nir ſa place, & à porter la
„ douleur & le déſeſpoir dans
„ le cœur de ce fils malheu-
„ reux, par un refus dénaturé,
„ & par l'aveu honteux de la
„ paſſion ſuppoſée que cette
„ mere prétendue avait priſe
„ pour lui, au mépris des de-
„ voirs les plus ſaints, & des
„ engagemens ſacrés qu'elle
„ avait pris avec ſon époux.

„ C'eſt en ce moment, me dit-
„ il, que je bois à longs traits

„ la volupté de la vengeance ;
„ Solanges va porter lui-même
„ cette funeste nouvelle à l'é-
„ poux de Caroline, & je jouis
„ d'avance du plaisir de percer
„ le cœur du pere par la main
„ du fils.

„ C'est ainsi que ce Prince
„ cruel résolut d'empoisonner
„ les jours de celui qui venait
„ de sauver les siens. J'ai eu la
„ coupable faiblesse de me prê-
„ ter à cette abominable trahi-
„ son, & j'en reçois aujourd'hui
„ le juste châtiment ; mais qu'au
„ moins je répare, s'il est possi-
„ ble, une partie des maux que
„ j'ai causés. Que l'on sauve,
„ s'il en est tems encore, les
„ jours de la malheureuse Ca-
„ roline.

,, Depuis qu'elle eſt en la
,, puiſſance d'Adolphe, elle eſt
,, enfermée dans la tour du Châ-
,, teau de K... mais vous l'y
,, chercheriez en vain, ſi vous
,, n'êtes inſtruits de tout ce qu'il
,, faut obſerver pour arriver à
,, ſa priſon.

,, En entrant dans cette tour,
,, montez juſqu'au ſommet, fai-
,, tes enfoncer une pierre qui
,, eſt vis-à-vis la fenêtre du qua-
,, triéme étage; quoiqu'elle vous
,, paraiſſe d'une groſſeur à pou-
,, voir à peine être enlevée par
,, vingt hommes, elle n'a pas
,, plus d'un demi-pouce d'épaiſ-
,, ſeur, & elle eſt appliquée ſur
,, une planche qui ſert de porte.
,, Lorſque vous l'aurez ouver-

„ te , vous verrez un eſcalier
„ qui conduit au donjon ; il faut
„ enlever la troiſiéme marche
„ de cet eſcalier, & vous en
„ trouverez un autre, pratiqué
„ dans l'épaiſſeur du mur : au
„ lieu de monter, il va toujours
„ en deſcendant ; vous obſer-
„ verez de compter chaque
„ marche, & d'éviter de jamais
„ poſer le pied ſur la dixiéme.

„ Vous trouverez, enfin,
„ une porte de fer d'environ
„ quatre pieds de haut ; au-
„ deſſus de cette porte eſt une
„ ſtatue ſculptée, ſur la tête de
„ laquelle vous appuyerez for-
„ tement la main ; vous pour-
„ rez enſuite l'enlever facile-
„ ment de ſa place, & vous

„ trouverez deſſous une clef,
„ qui eſt celle de la porte, mais
„ dont vous ne pourrez faire
„ uſage, parce que les ſerrures
„ ſont en dedans. Vous frap-
„ perez neuf coups diſtincte-
„ ment à la porte avec cette
„ même clef, on vous en ré-
„ pondra un ſeulement; vous
„ en frapperez huit, on répon-
„ dra deux; vous continuerez
„ en diminuant toujours d'un
„ coup, & en dedans on con-
„ tinuera toujours en augmen-
„ tant d'un autre, juſqu'à ce
„ que vous ſoyez à cinq, &
„ l'on vous répondra par un
„ nombre pareil; alors vous
„ remettrez la ſtatue à ſa place,
„ & l'on ouvrira un petit gui-

,, chet, par lequel vous passe-
,, rez la clef, après avoir eu le
,, soin d'éteindre la lumiere qui
,, aura servi à vous conduire.
,, Vous entendrez bientôt le
,, bruit des serrures & des ver-
,, roux, & la porte s'ouvrira;
,, saisissez-vous aussi-tôt de celle
,, qui l'aura ouverte, & tuez-
,, la sans miséricorde, parce
,, que sans sortir de cette place
,, même, elle peut, en tirant
,, un seul ressort, écraser, non-
,, seulement votre sœur, mais
,, vingt misérables victimes de
,, la cruauté d'Adolphe, qui
,, sont avec elle enfermées dans
,, cette affreuse prison, où ce
,, cruel Prince m'a mené plu-
,, sieurs fois.

„ Toutes les cérémonies myſ-
„ térieuſes que je viens de vous
„ indiquer ſont néceſſaires, &
„ celles qu'obſerve exactement
„ celui qui eſt chargé de leur
„ porter leur nourriture. „

Il ſembla que le ciel n'eût ſuſpendu les derniers momens qu'il avait accordés à cette malheureuſe, qu'autant de tems qu'il lui ſerait néceſſaire pour nous inſtruire des reſſources que ſa bonté nous réſervait. Elle eut à peine achevé de nous donner les éclairciſſemens dont je viens de faire part, qu'elle rendit le dernier ſoupir dans nos bras, en nous priant d'intercéder pour elle la miſéricorde Divine.

Nous courûmes faire part au

Prince Henri des choſes que nous venions d'apprendre, & l'événement tragique qui les avait précédées. Il blâma l'emportement du Baron ; mais il ne pût abſolument condamner la juſtice de ſon reſſentiment, dans une erreur ſi vraiſemblable. Il nous promit de faire garder le ſecret ſur cet événement, & il nous donna quatre perſonnes ſûres pour nous accompagner dans la recherche de l'infortunée Caroline : il eut encore ſoin d'y joindre ſon premier Médecin, & de lui recommander d'emporter avec lui toutes les choſes qu'il pouvait prévoir être néceſſaires aux malheureux priſonniers que nous allions délivrer.

Nous partîmes avec la plus grande diligence dans un de ses équipages, & nous arrivâmes en moins de deux heures au Château de K... Je le reconnus aisément de loin.

Nous nous hâtâmes de descendre de la voiture, & les Gentilshommes du Prince, qui nous avaient précédés, avaient eu déjà la précaution de s'assurer du concierge.

Nous nous rendîmes à la tour indiquée, avec une palpitation de cœur qu'il est aisé de concevoir; nous y trouvâmes tous les renseignemens que nous avait donné l'infortunée qui venait d'expirer. Nous observâmes toutes les précautions qu'elle nous avait prescrites.

La pierre qui ſervait de premiere porte fut facilement levée ; la marche indiquée ne fit pas plus de réſiſtance : nous deſcendîmes l'un après l'autre, & dans le plus profond ſilence, par l'eſcalier que nous trouvâmes en effet pratiqué dans l'épaiſſeur du mur, faiſant attention à paſſer toujours ſans poſer le pied ſur la dixiéme marche.

Nous parvînmes ainſi à la petite porte de fer, ſur laquelle était une ſtatue, repréſentant une furie tenant un poignard, ſur lequel était gravé ce mot, *Rach.* (*) Nous enlevâmes cette horrible figure ſuivant nos inſtructions, & nous

(*) Vengeance.

trouvâmes, en effet, la clef de la porte. Tous les coups furent frappés de la maniere qui nous avait été recommandée ; mais on n'y répondit point : nous recommençâmes plusieurs fois la même cérémonie, mais toujours aussi inutilement.

Il n'était pas impossible d'enfoncer cette porte, quoiqu'elle fût de fer, ou d'en démolir les environs pour se faire jour ; mais nous craignions, en usant de force, de commettre une imprudence dont nous pourrions nous repentir.

Cependant ayant perdu toute espérance de nous faire ouvrir, nous nous résolûmes à faire venir un serrurier, qui, après avoir

fait avec un foret quelques trous à la porte, parvint à y introduire une lime sourde, afin d'enlever un morceau de fer assez grand pour passer le bras & nous servir de la clef.

Les précautions que nous étions obligés de prendre dans la crainte d'être entendus, rendirent cette opération extrêmement longue, & l'ouvrier était celui pour lequel elle était le moins pénible. Chaque coup de lime nous faisait frissonner, & nous osions à peine respirer.

Mille craintes s'offraient à mon esprit; je tremblais que nous n'eussions été trompés.... Cependant, quelle apparence que cette malheureuse, avec l'air d'un repentir si sincere, fut

perfide jusqu'au dernier soupir... Mais n'avais-je pas vu moi-même le cruel Adolphe dissimuler la haine & la vengeance sous les dehors trompeurs de la reconnaissance & de l'amitié ?

J'éprouvais toutes ces inquiétudes douloureuses, & j'étais partagé entre la crainte qui me faisait trembler pour la fin de notre entreprise, & l'impatience active qui me la faisait desirer.

Enfin, au bout de deux heures, l'ouvrier parvint à se faire jour: la rivure des clous qui paraissait en dehors lui avait fait connaître la place de la serrure, & il l'ouvrit facilement ; mais quatre gros verroux retenaient encore la porte, & recommencer

quatre fois le même travail ; c'était multiplier quatre fois toutes les transes que nous venions d'éprouver.

Après s'y être repris de différentes manieres, le serrurier parvint enfin avec un crochet à les lever tous, & la porte s'ouvrit, mais nous sentîmes quelque chose de lourd qui la retenait encore.

Comme personne ne s'était présenté au bruit que nous avions été obligés de faire malgré toutes nos précautions, nous ne balançâmes point à la pousser plus rudement. O ciel ! le premier objet qui s'offre à nos yeux est une femme morte, dont une partie du corps prise sous la

porte nous empêchait de l'ouvrir.

Nous ne doutâmes point aux clefs dont elle était chargée, qu'elle ne fut celle à qui la garde des autres était confiée. Nous essayâmes ces clefs à la premiere porte que nous apperçûmes, une l'ouvrit, & nous y trouvâmes encore une malheureuse femme étendue sur le carreau; toute morte qu'elle était, on voyait la rage peinte sur son visage.

Enfin pour épargner au Lecteur sensible les détails effrayans de tous les spectacles d'horreur qui frapperent nos yeux, il suffit de lui apprendre que nous ouvrîmes dix chambres, ou plutôt

dix cachots, où nous trouvâmes dix cadavres de femmes dans des attitudes qui faisaient connaître l'extrémité où elles avaient été réduites; quelques-unes avaient les ongles enfoncés dans les portes, d'autres avaient les dents imprimées dans leur propre chair; plusieurs avaient encore des morceaux de leurs habits dans leurs bouches; toutes peignaient la rage & le désespoir: la plupart étaient déjà corrompues, & infectaient cet horrible souterrain.

On conçoit aisément nos allarmes, ou plutôt notre désespoir. Par quel miracle pouvions-nous espérer que le ciel eut voulu conserver l'objet infortuné de

nos recherches? A chaque porte que nous ouvrions, nous nous attendions à trouver Caroline dans le même état que ses malheureuses compagnes, & c'était moins dans l'espoir de conserver ses jours que par le desir de recueillir ses cendres, que nous continuyons nos tristes perquisitions.

Cependant, ô bonté Divine! dont je ne cesserai jamais de reconnaître les bienfaits précieux, en ouvrant la onziéme porte nous entendîmes un soupir, mais si faible, que nous ne doutâmes point que ce ne fût le dernier de celle qui l'avait poussé; nous approchâmes en tremblant.... Je n'ai pû m'empêcher

de laisser pressentir que c'était l'infortunée Caroline : son frere eut peine à la reconnaître ; l'incertitude le rendit quelque tems immobile, mais s'étant assuré que c'était elle, il me tendit la main en me la montrant, sans pouvoir prononcer une parole.

Elle était étendue sur le carreau, ses yeux étaient fermés, & la pâleur de la mort était sur ses lévres. L'état où nous la trouvions était si peu propre à nous donner quelqu'espérance, que le moindre sentiment de joie ne pût se faire sentir à nos cœurs saisis de crainte & de douleur.

Cependant le Médecin lui ayant trouvé un reste de vie,

il eſſaya de lui faire reſpirer des eſprits ſubtils qui puſſent donner quelque reſſort à ſes ſens. Elle pouſſa un ſecond ſoupir un peu plus fort que le premier; un autre ſuivit, & elle ſembla même articuler quelque plainte: alors il me fit ſigne de la ſoulever un peu, & il lui fit avaler deux ou trois goutes d'un élixir dont il s'était muni. Il parut faire peu d'effet; il redoubla la doſe, & Caroline ouvrit enfin les yeux, mais ſtupidement, & comme une perſonne qui reſſuſciterait effectivement; ſes regards étaient fixes, ſans paraître fixés ſur aucun des objets qui devaient cauſer ſon étonnement.

Je m'étais mis à genoux derriere elle ; sa tête était appuyée sur ma poitrine, & mes bras étaient passés sous les siens pour la soutenir dans cette situation. Je m'apperçus le premier du battement de son cœur ; j'en avertis le Médecin qui consultait son pouls, & n'avait point encore senti la circulation se communiquer aux extrémités ; il essaya encore quelques goutes de son élixir, l'effet en fût sensible pour cette fois, & Caroline souleva sa tête, alors ses sens commencerent à s'animer ; mais elle ne distinguait encore personne, & son frere ne frappa point ses yeux. Le Médecin lui dit d'approcher de sa sœur

& de lui adreſſer quelques paroles tendres qui puſſent paſſer juſqu'à ſon cœur, & la rappeller à la vie.

Ce n'était pas dans cette circonſtance que l'on devait craindre qu'une ſurpriſe de joie pût cauſer quelque révolution dangereuſe ; ſes ſens étaient trop affaiblis, pour pouvoir rien reſſentir trop vivement ; on avait, au contraire, beſoin de quelque rude ſecouſſe pour arracher des bras de la mort cette ame affaiſſée par une ſi longue ſuite de ſouffrances.

Caroline parut long-tems inſenſible aux tendres careſſes que lui prodiguait ſon frere ; elle donnait cependant pluſieurs

ſignes de vie ; mais on eût dit, que ſon ame faiſait d'inutiles efforts pour ranimer ce corps glacé, dont elle ſemblait s'être déjà détachée, & dans lequel nous l'avions comme forcée de rentrer malgré elle.

Enfin les noms touchans de ſœur & d'amie ſe firent entendre à ſon cœur, & nous vîmes quelques larmes couler de ſes yeux.

Je vous réponds de ſes jours, s'écria le Médecin, avec un mouvement de joie qui ne nous laiſſa pas douter de la vérité de ſes eſpérances ; mais, ajouta-t-il, que l'on me laiſſe abſolument le maître de la conduire.

Nous lui répondîmes que

nous remettions entre ſes mains nos intérêts les plus chers, & ceux de deux amis, dont les ſeuls malheurs mériteraient autant ſa pitié, que ſes ſoins allaient mériter leur reconnaiſſance.

Il fit prendre encore à Caroline, à différentes repriſes, quelques doſes de ſon élixir; mais moins fortes que les premieres, & elle nous tendit bientôt les bras en prononçant, ô mon frere! mais ſi faiblement, qu'il n'y avait que l'extrême attention que nous portions à ſes moindres ſoupirs qui put nous faire diſtinguer ces paroles.

Prenez courage, lui dit le Médecin, la fortune ceſſe enfin de vous être contraire: votre

ſort eſt changé, & nous n'avons que des événemens heureux à vous apprendre ; mais je m'en réſerve le ſoin, je proportionnerai les ſentimens de joie que nous avons à faire paſſer dans votre cœur aux forces qui vous feront néceſſaires pour les ſoutenir, & c'eſt à condition que vous ne proférerez pas une parole pour nous répondre ſans ma permiſſion ; il y va de vos jours.

Il nous dit enſuite qu'il était tems de tranſporter la malade hors du ſouterrain, dont l'air infect s'oppoſerait à ſon rétabliſſement.

Il eſt inutile de parler des ſoins que nous eûmes de la tranſ-

porter de la maniere la plus commode, & des précautions que nous prîmes pour empêcher qu'elle ne fût frappée du grand air.

Après qu'elle fut mise dans le lit qui lui avait été préparé, le Médecin nous ordonna de nous retirer, & il sortit lui-même pour lui laisser, s'il était possible, prendre quelque repos.

Il retourna auprès d'elle au bout d'une heure, & l'ayant trouvée en bon état, il lui fit prendre un peu de bouillon de poulet.

Il continua ainsi d'heure en heure pendant tout le jour, observant le plus rigoureux silence.

Au retour de chaque viſite il augmentait nos eſpérances, & au bout de vingt-quatre heures, il nous aſſura qu'en continuant d'obſerver le même régime, la malade ſerait hors de tout danger dans huit jours au plus tard.

Il ne mettait pas moins de gradation dans les éclairciſſemens qu'il lui donnait ſur le changement de ſon ſort, que dans les aliinens & les confortatifs qu'il lui faiſait prendre.

Il ſe contenta d'abord de lui apprendre la révolution arrivée dans les États d'Adolphe, la fuite de ce Prince & l'avénement de Henri, ſon neveu, qui lui ſuccédait.

Le lendemain, il lui parla de ſon fils, qu'elle verrait bientôt chez ſon frere à Bruxelles, où on la conduirait auſſi-tôt que ſa ſanté pourrait le permettre; & enfin en y apportant encore plus de tems & de ménagement, il lui parla de ſon époux, qu'elle trouverait dans les bras de ſon fils, & du bonheur dont elle jouirait en les ſerrant tous deux dans les ſiens.

De ſi heureuſes nouvelles ménagées avec prudenceporterent un baume ſalutaire dans le cœur de Caroline, & lui rendirent les forces encore plutôt que nous n'avions oſé l'eſpérer.

Le troiſiéme jour, elle fut en état de nous voir, de nous

embraſſer, & d'apprendre de nous pluſieurs circonſtances, dont le Médecin n'avait pû l'inſtruire.

Elle nous demanda pourquoi ſon époux ne nous avait pas accompagné, puiſque nous l'aſſurions de ſon amour & de ſa conſtance. Nous ne crûmes pas devoir lui apprendre en ce moment tout l'excès de la perfidie du fourbe & cruel Adolphe, il eut été indiſpenſable d'entrer dans des détails qui n'auraient pû que l'affliger, & s'oppoſer aux progrès de ſa convaleſcence, & nous la ſatisfîmes par les plus plauſibles raiſons qui ſe préſenterent à notre eſprit.

Nous la quittâmes, afin de

ne

ne la point trop fatiguer dans cette premiere converſation ; & je partis pour aller inſtruire le Prince Henri de tout ce qui s'était paſſé depuis que nous étions au Château de K...

Un des Gentilshommes du Prince, qui nous avait accompagnés par ſon ordre, lui avait déjà fait le récit du ſpectacle horrible qui avait frappé nos yeux en entrant dans le ſouterrain, & ce Prince lui avait ordonné de découvrir celui qui était chargé de la garde de cette tour, réſolu de le faire rigoureuſement punir, pour ne lui en avoir pas apporté les clefs ſur le champ ; mais nous apprîmes que ce miſérable était diſparu auſſi-tôt

qu'il avait été inſtruit de la fuite de ſon maître ; & digne miniſtre des fureurs d'un Prince cruel, il avait eu la barbarie de laiſſer périr de faim ces malheureuſes victimes.

Lorſque la ſanté de Caroline lui permit de converſer avec nous, elle nous confirma cette triſte circonſtance par des ſouffrances que la faim lui avait fait endurer pendant quatorze jours, & elle nous apprit par quels ſecours particuliers de la Providence elle avait pû ſubſiſter ſi long-tems. (*)

(*) Nous ſommes obligés de remettre à la ſuite de ces Mémoires le réc touchant des ſouffrances que l'infortunée Caroline éprouva pendant vingt années dans les fers du cruel Adolphe.

Le Prince Henri me fit observer, avec sa bonté ordinaire, tous les dangers qu'un voyage entrepris si précipitamment pourrait faire courir à Caroline, encore faible & mal remise d'un si long épuisement, & il me proposa de faire plutôt venir Solanges & M. de Juliers dans un de ses équipages qu'il allait faire partir sur le champ, avec des relais sur le chemin pour hâter leur arrivée, ajoutant, avec cette bienfaisance prévenante, attentive, trop peu connue des Grands, & qui touche si vivement ceux qui en sont les objets; ajoutant, dis-je, que ce serait une grande satisfaction pour lui de

pouvoir hâter le bonheur de tant de perſonnes infortunées, & d'en être le témoin.

Je ne pus trouver d'autres marques pour témoigner ma reconnaiſſance, que de me précipiter aux pieds d'un ſi bon Prince.

Eh! mon ami, me dit-il, en ſe baiſſant lui-même pour m'embraſſer, n'ayant pû me faire relever de ſes genoux, que je tenais ſerrés avec toute la force que ma profonde ſenſibilité me faiſait éprouver en ce moment, cher St. Felix, fais-je donc autre choſe que mon devoir? n'eſt-ce pas pour travailler au bonheur des peuples, pour ſoulager les malheureux, pour

récompenſer les vertus, que le ciel a remis en nos mains la ſouveraine puiſſance ? Parlez, mon ami, & ſi vous croyez me devoir quelque reconnaiſſance pour le ſervice que je deſire vous rendre, c'eſt en vous hâtant de me procurer les moyens de l'exécuter.

Je fis part ſur le champ au Baron & à ſa ſœur du nouvel arrangement que la bonté du Prince Henri venait de former, & je leur appris que je partais à l'inſtant pour leur amener, & pour réunir à eux les deux perſonnes dans leſquelles était la commune félicité.

Je montai auſſi-tôt à cheval, chargé d'une lettre pour M. de

Juliers, que le Prince Henri lui écrivait de ſa propre main, & par laquelle il l'invitait avec des inſtances pleines de bonté, de ne pas différer d'un moment ſon bonheur & celui de ſes amis, du nombre deſquels il voulait être déſormais.

Je ne veux donner d'autre idée de la célérité de mon voyage, que celle que peut ſe former un Lecteur ſenſible, d'après l'impatience que la bonté de ſon cœur doit lui faire éprouver pour la réunion & la félicité de tant de perſonnes intéreſſantes par leurs infortunes & par leurs vertus; mais ſi le récit que j'en ai fait a pû leur obtenir quelque pitié des cœurs compatiſ-

ſans, qu'ils jugent auſſi de la douleur profonde que le mien dût éprouver, lorſqu'au lieu d'embraſſer mon cher Solanges je ne trouvai en arrivant qu'un énorme porte-feuille qui m'était adreſſé de ſa part : la lettre ſuivante y était jointe ; les premieres lignes étaient de Solanges.

„ Cher St. Felix, me diſait-„ il, ſi nous avons profité de „ ton abſcence pour exécuter le „ triſte deſſein que nous avions „ depuis long-tems formé, de „ finir loin du monde les triſtes „ jours auxquels nous ſommes „ condamnés par la Providen-„ ce, c'eſt que nous avons voulu „ épargner à la ſenſibilité de

„ ton cœur les douloureux mo-
„ mens d'une ſéparation éter-
„ nelle : nous les avons trop
„ reſſentis, pour vouloir te les
„ faire éprouver.

M. de Juliers continuait :
„ Le ciel n'a pas voulu que
„ nous fuſſions heureux ſur la
„ terre ; mais ſi nous y laiſſons
„ quelques regrets, c'eſt celui
„ d'affliger un ami tel que vous ;
„ puiſſent les faibles marques
„ qu'il nous reſte à vous donner
„ d'un attachement qui ne fi-
„ nira qu'avec votre vie, ré-
„ pandre ſur la vôtre le bon-
„ heur que le ciel nous a refuſé :
„ daignez accepter des mains
„ de l'amitié le juſte tribut de
„ notre reconnaiſſance. Adieu,

„ cher St. Felix, ſoyez heu-
„ reux. “

Solanges achevait par quelques plaintes, ſur la cruelle néceſſité qui les obligeait à s'enfermer pour jamais dans un cloître, mais il y joignait les plus inſtantes prieres de ne point entreprendre de combattre leur réſolution, que nul pouvoir humain, diſait-il, n'était capable de changer.

J'ouvris le paquet qui m'était annoncé dans cette lettre fatale; je vis d'abord un état de tous leurs biens, montant à ſoixante mille livres de rente, ſans compter pour plus de deux cens mille livres de bijoux & d'autres effets: cet état était

ſuivi d'une donation revêtue des formes les plus authentiques.

Je continuai l'examen du porte-feuille, mais je n'y trouvai autre choſe que les différens titres des biens qui m'étaient abandonnés ; je les jettai ſur le plancher avec un ſentiment d'amertume qu'aucune ſituation ne m'avait encore fait éprouver.

Les ingrats ! m'écriai-je, eſt-ce ainſi qu'ils payent tous les chagrins qu'ils m'ont cauſés, tous les tourmens qu'ils m'ont fait éprouver ? Ah ! jamais ils n'ont connu la tendreſſe que je leur portais, puiſqu'ils ont cru que leurs richeſſes pourraient me tenir lieu de leur bonheur. Quel eſt l'uſage que je pourrais

donc en faire ſans eux ? Ah ! Solanges, Solanges, avez-vous pû vous réſoudre à porter la mort dans le cœur de celui qui n'a d'autre deſir, d'autre ambition que votre félicité ? Mais je ſaurai la faire malgré vous ; & la même main va vous rendre à la fois Sophie, Caroline & vos richeſſes. Cruels amis ! c'eſt ainſi que je me vengerai de votre ingratitude !

J'étais ſi certain de détruire en un inſtant leurs ridicules projets de retraite avec les nouvelles que je leur apportais, que je volai ſur le champ au couvent des C... où l'on m'apprit qu'ils s'étaient retirés dès le lendemain du départ du Baron.

Je les demandai au portier, qui m'aſſura que ma viſite ne ſerait point reçue, parce qu'ils ne voulaient voir perſonne. Le ton avec lequel j'inſiſtai ne lui permit pas de me refuſer d'aller leur dire que je deſirais leur parler un inſtant ; mais il revint ſur le champ, en me diſant qu'il avait prévu l'inutilité de ſa démarche.

J'avais moi-même prévu leur refus, ainſi il me cauſa peu d'inquiétude, & je me contentai de leur écrire quatre lignes, que je croyais ſuffiſantes pour les faire voler à l'inſtant dans mes bras.

Je priai le portier de vouloir encore s'en charger, il s'en dé-

fendit long-tems, mais je l'aſſurai, avec l'air qu'inſpire un ſuccès certain, que ce ſerait la derniere importunité qu'ils eſſuyeraient de ma part, & ma confiance le détermina enfin à porter mes dépêches.

Il fut cette fois plus long-tems ſans revenir; mais je l'attendis ſans que ce retard me cauſa la moindre inquiétude, tant j'étais ſûr de l'effet des quatre mots que je venais d'écrire, & que j'avais eu ſoin d'accompagner de la lettre du Prince Henri.

Il y avait cependant près d'une heure que j'en attendais la réponſe, lorſqu'un religieux vint au parloir où j'étais à me

promener, en me faisant mille images charmantes de la surprise & de la joie que j'allais causer à mes amis.

Le religieux m'aborda civilement, en me demandant si j'étais M. de St. Felix : dès que je lui eus répondu qu'il ne se trompait pas, il me remit le billet que j'avais écrit à Solanges, sans qu'il parut avoir été déplié ; il me rendit aussi la lettre du Prince, qui n'avait pas été décachetée : & après m'avoir appris qu'il était Supérieur de la maison, il ajouta qu'il s'était chargé de me faire les excuses de M. de Juliers & de Solanges, qui me priaient de suspendre mes visites pendant six

mois seulement, qu'ensuite ils ne se priveraient plus de la satisfaction de recevoir les marques de mon amitié, & de m'en donner de la leur le plus souvent qu'il serait possible.

Des marques de leur amitié ! m'écriai-je avec dépit.... mais ce n'était pas-là le moment de me livrer aux plaintes que méritait la dureté de leur refus : il était question de vaincre leur obstination, & non pas de la leur reprocher.

Le premier moyen qui s'offrit à mon imagination, fut l'exécution de mon premier projet, de faire venir Caroline, à laquelle ils ne pourraient résister lorsqu'ils auraient appris ses mal-

heurs & ſa conſtance par la bouche d'un frere qui avait réſolu de lui arracher la vie de ſes propres mains, ſi elle eut été coupable en effet ; car, enfin, cette funeſte réſolution, cette obſtination cruelle, n'étaient fondées que ſur l'erreur fatale où le perfide Adolphe nous avait plongés tous, & qu'il était aiſé de détruire en un moment d'entretien avec M. de Juliers.

Je me fis donc amener des chevaux de poſte par Charpentier, & je repartis ſur le champ, ſans avoir daigné prendre le moindre repos. La véritable amitié ne connaît ni le ſommeil ni la fatigue, elle double les forces de l'humanité, & dompte les beſoins de la nature.

Je n'emmenai point avec moi Charpentier pour cette fois ; mais je le laiſſai, avec ordre de veiller autour de la retraite de mes faibles amis, dans la crainte qu'il ne leur prit envie d'en changer, pour ſe ſouſtraire à mes perſécutions.

Si le ciel avait mêlé quelqu'amertume à la douceur des eſpérances qu'il m'avait fait concevoir à Bruxelles, je n'eus que des graces à lui rendre en arrivant à S. S. Le rétabliſſement de la ſanté de notre chere Caroline tenait du miracle ; jamais étonnement ne fut égal au mien, lorſque je la vis ſe lever ſeule, & venir d'un pas aſſez précipité au-devant de moi pour m'em-

braſſer, & me demander où donc étaient Juliers & Solanges.

Quel aveuglement funeſte, dis-je en moi-même, les fait réſiſter à leur bonheur, tandis que le ciel fait des prodiges pour en accélérer les inſtans ?

Cependant il fallait ſatisfaire l'impatience de cette tendre épouſe, & lui apprendre quelle fatalité forçait ces malheureuſes victimes de l'erreur à ſe refuſer à ſes tendres embraſſemens.

J'avais préparé mon diſcours ; & après lui avoir appris en peu de mots la trahiſon du Prince Adolphe, je lui vantai le ſacrifice que ſon époux ſemblait lui faire en ſe conſacrant à la retraite.

Il a ſoutenu avec une fermeté d'ame peu commune, lui dis-je, tous les malheurs que la fortune lui a fait éprouver pendant de ſi longues années; mais ſon cœur n'a pû ſupporter l'idée de votre infidélité, & il a renoncé pour jamais à toute eſpérance de bonheur, dès le moment où il a cru que vous aviez renoncé à lui.

Et l'ingrat a pû le croire? me dit-elle, avec un ſentiment de douleur qui me fit connaître que c'était en vain que j'avais cherché à intéreſſer ſa vanité.

Ah! mon ami, mon frere! ajouta la triſte Caroline, partons ſur le champ, je ne puis ſupporter un inſtant l'idée de

paſſer pour coupable aux yeux de mon époux ; c'eſt de toutes les ſouffrances que j'ai éprouvées la plus douloureuſe & la plus cruelle.

Nous ne nous oppoſâmes point à ſon empreſſement ; mais nous voulûmes ſavoir du Médecin ſi elle était en état de s'y livrer.

Il nous répondit que les peines que lui ferait ſouffrir l'inquiétude, lui feraient encore plus contraires, que les fatigues du voyage ne pourraient lui être dangereuſes, & qu'en prenant les précautions néceſſaires, il eſpérait qu'elle n'en ſerait point incommodée. Ce galant homme s'offrit de nous accom-

pagner, pour achever, dit-il, une guérison qu'il avait prise tant à cœur, & pour être témoin de notre bonheur, auquel il ne prenait pas moint d'intérêt que nous-mêmes.

Le Prince Henri, de qui nous allâmes prendre congé, lui promit de lui tenir compte de son zele, & le chargea d'une seconde lettre pour M. de Juliers, par laquelle il l'assurait, sur sa parole sacrée, que sa chere Caroline n'avait pas un instant cessé de mériter sa tendresse, & les respects de tout l'univers.

Ce Prince obligeant avait encore eu la bonté de nous donner une autre lettre pour le Gouverneur des Pays-Bas, le

priant de nous accorder ſa protection particuliere.

Nous n'oubliâmes rien pendant tout le chemin pour raſſurer Caroline ſur la vive inquiétude que lui cauſait la réſolution précipitée de ſon époux. Fondée ſur une erreur, elle ne pouvait ſubſiſter un moment après que cette erreur ſerait détruite, ne ceſſions-nous de lui dire.

Elle paraiſſait nous écouter avec ſatisfaction, mais ſans nous répondre; enſuite ſa triſteſſe reprenait le deſſus, & rien ne pouvait la diſſiper. Les charmes de la converſation, la variété même des objets, n'ont point de pouvoir ſur des impreſſions de cette nature.

Quelquefois après avoir gardé un long ſilence, elle s'écriait tout-à-coup: Oui, cher époux, tu me rendras ton cœur, j'en ſuis certaine. Et comment pourrais-tu me le refuſer ? Je ne veux que te voir, & tu voleras dans mes bras comme je volerai dans les tiens.

Nous l'embraſſions alors, & nous employions toute notre éloquence pour augmenter & fixer dans ſon cœur ce ſentiment d'eſpérance qui était néceſſaire à ſa ſanté.

Pour l'empêcher de retomber dans quelques triſtes réflexions, je crus ne pouvoir lui raconter rien de plus intéreſſant que l'hiſtoires de amours de

ſon fils, les raiſons qui s'étaient oppoſées à ſon bonheur, & qui allaient bientôt être détruites par ſa préſence.

C'eſt le ſeul moyen de faire oublier ſes propres peines à un cœur généreux & ſenſible, que de lui rappeller qu'il peut faire ceſſer celles d'autrui.

Caroline buvait à longs traits la joie que ſon retour allait cauſer à Solanges ; & nous étions encore occupés à lui en retracer tous les points de vûe agréables, lorſque nous apperçûmes la tour de Malines.

Il me vint alors une idée, que je ne laiſſai point échapper. Nous n'étions pas éloignés du Château de M. de Maubrai, & je

je propoſai au Baron de nous y arrêter quelques heures, tant pour nous aſſurer de ſes bonnes diſpoſitions envers Solanges, que pour avoir le tems d'inſtruire Caroline de tout ce que nous avions cru devoir lui cacher juſqu'alors.

Le Baron applaudit à cette penſée ; mais quelqu'envie que ſa ſœur eut de connaître Sophie ſur le portrait que nous lui en avions fait, elle ne pouvait ſe réſoudre à retarder de quelques heures un moment qu'elle deſirait depuis tant d'années.

Elle y conſentit cependant, en nous aſſurant que c'était la plus grande preuve qu'elle put nous donner de ſa reconnaiſſance.

Nous reçûmes de M. de Maubrai l'accueil le plus favorable ; il embrassa avec transport, & à plusieurs reprises, l'infortunée Caroline que je lui présentai : il nous offrit ensuite de nous mener à l'appartement de son épouse, qu'une légere indisposition y retenait.

Il nous apprit en nous y conduisant que nous allions y trouver Sophie, qui, depuis deux jours seulement, était sortie de son couvent pour donner ses soins à sa mere.

Le ciel, enfin, exauce tous nos vœux, dit M. de Maubrai en entrant, venez, ma femme, & embrassez celle de notre cher ami, de M. de Juliers ; & vous,

ma fille, levez-vous, & embrassez la mere de Solanges, elle sera bientôt la vôtre.

Sophie, à cette nouvelle si peu attendue, était restée assise sans pouvoir se lever; ses yeux seulement s'étaient tournés sur moi, comme pour me demander la confirmation d'un bonheur auquel elle n'osait se livrer.

Je la rassurai bientôt par un sourire de satisfaction, & lui prenant la main, il est vrai, lui dis-je, charmante Sophie, que la fortune cesse de nous persécuter; & quels que soient vos desirs & vos espérances, le ciel vous les accorde, & les remplit avec des profusions de bonté que nos voeux les plus ardens n'auraient osé demander.

Je crus, pour arrêter les effets trop ſubtils de la joie qui s'emparait de Sophie, devoir en ce moment apprendre à M. de Maubrai le ridicule projet que Solanges & ſon pere avaient formé de ſe faire moines ; j'eus ſoin de traiter en badinant la belle vocation qui les avait ſaiſis, & je félicitai Caroline & Sophie ſur le triomphe qu'elles allaient remporter ſur une telle réſolution.

J'avais encore un autre deſſein, c'était d'engager M. de Maubrai & Sophie à nous accompagner, pour abréger la belle défenſe que nos proſélytes feraient peut-être tentés de faire.

Je propoſai cette eſpece d'en-

lement en continuant de plaisanter, & M. de Maubrai saisit cette idée badine, & s'en réjouit d'avance : Sophie s'en défendit quelques instans par bienséance, alléguant l'impossibilité où elle était de quitter sa mere, à qui ses soins étaient nécessaires. Ils me le sont bien moins que ton bonheur, répondit cette mere tendre; va, chere Sophie; je ne me pardonnerais pas de l'avoir retardé d'un instant; & pour éviter toute représentation, je joins mes ordres à ceux de M. de Maubrai, & je pense que ce n'est pas en cette occasion que tu voudrais nous désobéir pour la premiere fois de ta vie.

Voilà, dis-je à Sophie, des

parens bien cruels! Elle me retira sa main que je tenais, pour me punir de ce sarcasme, & prit entre les siennes celles de sa mere, qu'elle baisa, en signe de soumission à ses volontés.

Après un repas qui fut aussi splendide que le peu de tems pouvait le permettre, & aussi abrégé que l'impatience de tous les acteurs le demandait, nous partîmes, Caroline, Sophie, son pere & le Baron, dans notre voiture, & je les précédai avec le Médecin dans une autre que M. de Maubrai avait fait préparer.

Nous descendîmes d'abord chez le Baron, pour savoir de Charpentier s'il n'était arrivé aucun changement.

Nous étions loin de prévoir celui qu'il nous apprit ; Solanges & son pere devaient prononcer leurs vœux le lendemain. Je me fis répéter deux fois la même chose, tant j'y trouvais d'impossibilité ; mais Charpentier qui n'avait rien négligé pour s'instruire à fond d'une nouvelle si importante, nous apprit qu'en faveur de leur zele & de la dot considérable qu'ils avaient payée, ils avaient reçu la veille une dispense de noviciat de la part du Général de l'Ordre.

Il est aisé de se représenter les différens effets qu'une si étrange précipitation produisit sur chacun de nous : j'étais désespéré, le Baron était furieux, Ca-

roline & Sophie étaient anéanties.

Le Baron & M. de Maubrai se présenterent deux fois au couvent, mais en vain. Je sentais bien que ma visite n'y serait pas mieux reçue, ainsi nous conclûmes qu'il fallait avoir recours à l'autorité, pour arrêter les effets de cet aveuglement obstiné.

Nous nous rendîmes chez le Duc de... qui commandait en l'absence du Prince, & nous lui exposâmes de la maniere la plus intéressante la situation pressante où nous nous trouvions. Il fut touché jusqu'aux larmes des malheurs de Caroline & de la tendresse de Sophie, & il promit au Baron, qu'il aimait, de

nous ſervir de tout ſon pouvoir.

Évitons, dit-il, autant qu'il ſera poſſible, tout acte de violence ; je vais faire avertir le Prieur que je deſire aſſiſter à la cérémonie qu'il doit célébrer, vous entrerez à ma ſuite, & je vous prie de vous repoſer ſur moi de tous le reſte.

Vous pouvez d'avance vous tenir pour aſſurés que, malgré les diſpenſes de M. le Général, que j'honore infiniment, M. de Juliers ni ſon fils ne feront leurs vœux qu'après leur année de noviciat, conformément aux loix du Gouvernement, & je penſe, ajouta-t-il obligeamment, en s'adreſſant à Caroline & à Sophie, qu'il vous faudra moins

de tems pour les ramener à leur devoir. Adieu, ſoyez tranquilles, & tenez-vous prêts à venir avec moi.

On peut, ſans que je les retrace ici, ſe figurer quelles furent & nos eſpérances & nos inquiétudes; & quoique cette nuit nous parut un ſiécle, elle ne tiendra qu'une ligne dans ces Mémoires, nous la paſsâmes debout.

M. le Gouverneur vint à l'heure marquée prendre les Dames dans ſon carroſſe, & nous le ſuivîmes dans une autre voiture. On n'attendait plus que lui pour commencer la cérémonie.

Malgré les préventions peu

ſavorables que j'apportais, l'appareil m'impoſa, & je ne pus me défendre d'un ſentiment de vénération.

Le Supérieur prononça avec beaucoup d'onction un diſcours extrêmement pathétique. Il traita dans ſa premiere partie les vanités du monde d'une maniere non moins philoſophique que chrétienne; il offrit dans la ſeconde un tableau ſéduiſant des douceurs d'une vie pieuſe & tranquille; il conclut dans la troiſiéme qu'aucune de ces conſidérations attrayantes, ni quelques vûes humaines que ce pût être, ne devaient entrer dans une ſi grande réſolution. Il inſiſta fortement ſur la néceſſité

d'une véritable vocation, & peignit avec des traits si imposans la sainteté de la vie monastique, qu'il m'inspira pour elle le plus profond respect, à moi qui n'avais jusqu'alors regardé qu'avec mépris l'oisiveté du cloître, & qui avais en ce moment les plus fortes raisons pour le détester.

Le discours du Supérieur édifia toute l'assemblée ; mais l'air noble de M. de Juliers, ses traits majestueux qui inspiraient la vénération au premier coup d'œil, la physionomie touchante de Solanges, sur laquelle l'austérité avait déjà répandu une pâleur intéressante, sa jeunesse, leurs malheurs, dont la plupart des spectateurs étaient

instruits, tout contribuait à attendrir les cœurs en leur faveur: les plus indifférens avaient la larme à l'œil.

Les hymnes & les prieres avaient été chantées par les seuls religieux; pas un des assistans n'avait eu la force d'y mêler sa voix. Que l'on juge de notre situation. J'étais sans cesse occupé à contenir Caroline & Sophie, qui étaient à tout moment suffoquées par leurs sanglots.

Quand les voiles qu'elles portaient, suivant l'usage du pays, n'auraient pas empêché de les reconnaître, M. de Juliers & Solanges, prosternés depuis le commencement de la cérémo-

nie n'auraient pû les appercevoir.

Le Supérieur leur ayant adressé particulierement une courte exhortation, les fit avancer sur les marches de l'autel ; le cilice & l'habit monastique étaient à leurs pieds : les cheveux blancs de M. de Juliers & la blonde chevelure de Solanges allaient également tomber sous le ciseau. A ce triste appareil je n'avais pû retenir mes larmes ; elles coulaient abondamment, & le sillon en restait brûlant sur mes joues.

Le Supérieur après s'être un moment récueilli dans un profond silence, pendant lequel on n'entendit que soupirs & san-

glots dans toute l'assemblée ; prononça la formule des vœux terribles qui allaient faire renoncer pour jamais ces deux infortunés à tout ce qu'ils avaient de plus cher au monde.

En ce moment le Gouverneur nous fit signe qu'il était tems de paraître. Arrêtez, mon frere, s'écria le Baron, gardez-vous de rompre par des vœux téméraires des vœux plus sacrés & plus légitimes ; voilà celle qui les réclame, que les plus longues souffrances, que les plus cruels tourmens n'ont pû porter à rompre les siens ; le perfide Adolphe vous avait trompés tous, en faisant voir à votre fils une fausse Caroline, une mere

ſait ſi jamais j'ai pû vous haïr ; je crois votre frere, je crois le Prince Henri, je vous crois, chere Caroline ; mais cette lettre fatale, cette lettre, ajouta-t-il, en tirant de ſon ſein celle que le perfide Adolphe m'avait remiſe, cette lettre que j'ai relue vingt fois ce matin pour me forcer à conſommer le ſacrifice ; cette lettre que j'apportais aux pieds des autels pour y juſtifier le parjure que votre infidélité me forçait d'y commettre ; elle eſt de votre main, ai-je pû la méconnaître, & pouvez-vous la déſavouer ?

Caroline ne fut pas moins étonnée de cette nouvelle imputation, que ſon époux ne

l'avait été de ſon apparition ; elle prit cependant la lettre avec aſſurance, & elle n'eut pas plutôt jetté les yeux deſſus, qu'elle la reconnut pour celle qu'elle avait écrite à Adolphe, lorſqu'il l'avait menacée de faire mourir à ſes yeux ſon fils, qu'il diſait avoir en ſa puiſſance.

Cette réponſe ſimple & prompte, faite avec cet air de vérité qui ne laiſſe pas le moindre ſoupçon, porta la perſuaſion & la joie dans le cœur de M. de Juliers, avec des lumieres plus infaillibles que toutes celles que nous aurions pû lui donner ; mais un reſte de bienſéance & de reſpect pour la ſainteté du lieu le retenait encore, & l'em-

chait de voler dans les bras de ſon épouſe.

En ce moment Solanges apperçoit Sophie, que je ſoutenais preſque évanouie, franchit la baluſtrade qui nous ſéparait de l'autel, & ſe jette dans ſes bras; à la vûe de ce cher objet, il ſe ſerait précipité du ciel même.

Ce mouvement entraîne M. de Juliers malgré lui, il tombe aux pieds de Caroline, & tous quatre ſaiſis de joie tombent preſque en même tems ſans connaiſſance.

Le Supérieur, attendri lui-même, ne peut arrêter quelques larmes que lui arrache une ſcène ſi touchante, & demande

ſeulement qu'on les emmene ; pour faire ceſſer le ſcandale & les applaudiſſemens que l'on entend de toutes parts.

Que l'on ne me demande pas le récit de tout ce qui ſe paſſa dans les premiers momens de cette joie univerſelle ; tous nos ſentimens n'étaient qu'un délire, tous nos mouvemens n'étaient que tranſports ; ils nous entraînaient avec une violence, une rapidité, une confuſion inexprimables : ces tréſors d'amour que les malheurs & l'abſence tenaient enſevelis, & comme accumulés, dans nos cœurs, ſemblables à des torrens qui ont rompu tous les obſtacles, inondent tous les objets qui

les environnent... Ah ! comment peindre les secousses de la nature, les emportemens de l'amour ? tandis que nulle bouche mortelle ne peut seulement exprimer les délicieux ravissemens de l'amitié, pas même ceux sur lesquels ce tendre sentiment s'est le plus épanché.

Lorsque nous fûmes de retour chez le Baron nous priâmes M. de Juliers de suspendre un instant les regrets qu'il montrait à Caroline de l'avoir crue coupable ; la bonté du cœur de cette tendre épouse les rendait superflus. Nous le priâmes, dis-je, de les interrompre, pour écouter seulement la fin de l'histoire touchante de

ſa captivité, en attendant que plus tranquille elle pût nous en apprendre elle-même toutes les circonſtances que nous ignorions encore.

Nous voulons, dit le Baron à M. de Juliers, qu'il ne manque rien à la preuve de la vertu de ma ſœur, enſuite nous lui laiſſerons à elle-même celle de ſon amour.

Alors il commença le récit que l'on a lû au moment de la délivrance de Caroline.

M. de Juliers pénétré de reconnaiſſance pour les bontés du Prince Henri, voulut que ſon mariage fut célébré en ſa préſence, ainſi qu'il avait paru le deſirer; mais M. de Maubrai,

que ses affaires & la santé de son épouse empêchaient d'entreprendre un si long voyage, s'opposa fortement à ce dessein. L'impatience de Solanges fut du même avis, & nous partîmes sur le champ, le Baron & moi, pour demander les dispenses nécessaires pour célébrer ces deux mariages le plutôt qu'il serait possible.

Nous les obtînmes facilement, & les nôces furent fixées à trois jours pour tout délai, mais nous ne nous étions gueres attendu à l'obstacle qui vint s'y opposer.

Un homme de Justice nous signifia le lendemain une opposition formelle au mariage

de

de Solanges; c'était à la requête de cette misérable compagne de l'infâme St. André, à qui Solanges, dans un moment de délire, avait eu la faiblesse de faire une promesse de mariage, que la honte l'avait depuis empêché de nous avouer.

Cet événement nous fit éprouver plus de désagrément que d'inquiétudes; il fallait avoir recours aux voies de la Justice où à celles de l'autorité, mais l'un ou l'autre de ces deux moyens causait à Solanges les plus vives allarmes. Il tremblait que Sophie ne fût instruite de cette honteuse faiblesse, qui pouvait lui faire perdre son estime, & peut-être, son cœur : son affliction

était extrême, & l'on sait assez si je pouvais me résoudre à le voir souffrir long-tems.

Nous avions d'abord offert une somme considérable à l'Émissaire de cette malheureuse; mais il était revenu sur le champ nous dire qu'elle ne voulait entendre à aucun accommodement.

Tandis que le Baron & M. de Juliers examinaient entre eux les mesures qu'ils pourraient prendre pour détruire les prétentions de cette effrontée, j'allai trouver le Gouverneur, & le priai de me donner un ordre pour faire ouvrir la prison de St. André. Ce scélérat n'avait pû encore être interrogé, à cause de l'absence du Baron & de la mienne.

Je commençai par l'intimider par la menace des plus horribles châtimens. Tu sais, lui dis-je, que nous sommes seuls instruits de tous tes crimes, choisis de la mort ou de ta liberté, accompagnée d'une somme de cinq cens ducats; je te promets l'une & l'autre ce jour même, si tu veux engager ton infâme compagne à se désister sur le champ de sa demande.

St. André m'assura avec étonnement qu'il ignorait ses prétentions, & même qu'elle fût à Bruxelles, ce qui était vraisemblable, puisqu'il était étroitement gardé depuis le moment où il avait été arrêté.

La crainte de la mort, & l'es-

pérance de la liberté, le firent me promettre tout ce que je lui demandai, & nous fîmes venir sa coupable compagne. Je lui fis les mêmes offres & les mêmes menaces; elle ne me donna pas le tems d'achever.

Mon seul dessein, me dit-elle, était d'obtenir ce que vous m'offrez : que St. André soit libre, & je suis satisfaite.

J'admirai comment l'amour & la générosité pouvaient avoir place dans des cœurs si corrompus, & je leur promis, malgré leur désintéressement, de leur apporter la somme que je leur avais offerte.

C'était à-peu-près tout ce que je pouvais avoir ; j'écrivis à

Charpentier de me l'apporter chez le Gouverneur, ne voulant pas reparaître à la maison avant d'avoir fini cette affaire.

Je me rendis chez le Duc de... comme il n'avait d'autres raisons pour faire punir St. André que celles qu'il pouvait tirer de nos plaintes, il m'accorda facilement sa liberté, à condition qu'il sortirait sur le champ de Bruxelles, & qu'il n'y reparaîtrait jamais.

Je retournai aussi-tôt à la prison; & après une courte exhortation à ces malheureux pour les engager à mieux vivre, je les fis conduire hors de la ville, où Charpentier leur compta la somme que je leur avais promise.

Pour moi je courus tirer le pâuvre Solanges des angoiſes où je l'avais laiſſé : je le trouvai encore avec ſon pere & le Baron, qui n'avaient pas été ſi heureux en délibérations que je l'avais été en expédiens.

Comme ils s'aviſerent de me reprocher de les abandonner dans une ſituation ſi embaraſſante, je fus tenté de les laiſſer encore quelque tems ſe creuſer le cerveau ; mais le pauvre Solanges ſouffrait trop. Tenez, lui dis-je, en lui remettant ſa promeſſe, ſoyez plus ſage à l'avenir.

Solanges pouvait à peine en croire ſes yeux ; mais je fus bientôt étouffé de ſes embraſſemens, & ſon pere & ſon oncle ne fu-

rent pas moins sensibles à ce léger service.

Que d'obligations ! que de soins ! que de travaux ! que de peines ! cher St. Felix....

Laisses-là tes obligations & mes peines, lui dis-je, quel triste calcul vas-tu nous faire ? Ah ! mon ami, continua Solanges, peux-tu m'empêcher de sentir que notre bonheur en est la somme ; mais je ne fatiguerai point ta modeste générosité par de vains remerciemens, & je songerai moins à compter les devoirs de ma reconnaissance, qu'à les augmenter chaque jour.

Je vous en tiens quitte tous tant que vous êtes, & je me trouve assez passablement récom-

pensé, leur dis-je, en tirant le porte-feuille qu'ils m'avaient laissé. Ah! gardez-le, s'écria M. de Juliets, il nous sera bien doux de tenir notre subsistance de celui à qui nous devons notre bonheur.

Les Dames survinrent en ce moment; souffrez, leur dis-je, que je vous fasse mon petit présent de nôces, & je leur remis tout, excepté l'acte de donation que je jettai au feu, & je demandai pour toute marque de reconnaissance, s'il était vrai que l'on m'en dût quelqu'une pour avoir satisfait le plus pressant intérêt de mon cœur, je demandai, dis-je, que l'on ne parla plus à nos pauvres novices de

tout ce qui pouvait rappeller leur folle résolution.

Le double mariage fut célébré le lendemain avec plus de joie que de magnificence ; & après avoir passé quelques jours chez M. de Maubrai, nous partîmes tous pour aller satisfaire à la reconnaissance que nous devions au Prince bienfaisant, de qui nous tenions notre félicité.

Nous nous occupâmes pendant le chemin à retracer nos malheurs passés, afin d'en tirer des leçons utiles pour l'avenir ; nous admirâmes par quel enchaînement de merveilles le ciel avait pris plaisir à ménager notre sort. Que d'obscurité dans les lumieres des hommes ! Que

de témérité dans leurs jugemens ! Que d'injustice dans leurs plaintes ! Solanges, sur-tout, promit de ne jamais oublier combien une seule faute peut entraîner de désastres & de malheurs.

Le Prince Henri retint auprès de lui M. de Juliers, le Baron, St. Felix & Solanges ; il leur dispensa les premieres places de sa Cour : éprouvés par l'infortune, les conseils qu'il en reçut firent sa gloire & le bonheur de ses sujets, & il fut, peut-être, le seul Prince qui eut des amis ; mais il méritait d'en avoir.

FIN.

#6

LD

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410